

L'ÉPERON

LE PREMIER MAGAZINE D'ACTUALITÉ DE L'ÉLEVAGE ET DES SPORTS ÉQUESTRES

N°186 / DECEMBRE 1999 - JANVIER 2000 / 48 F



Pierre Jonquères d'Oriola ou la légende du siècle

COMPÉTITION • Des titres nationaux de dressage très disputés

• Pau prépare les championnats d'Europe de 2001

ELEVAGE • Persik, premier Sire de l'endurance **PORTRAITS** • Huit

passions anonymes **CULTURE** • Les chevaux de Walt Disney

L 3991 - 186 - 48,00 F - RD



Pierre Jonquères d'Oriola

Pierre Jonquères d'Oriola...
 Corneilla del Vercol...
 Noms magiques
 qui tintinnabulent encore
 dans mes oreilles d'enfant.
 Au panthéon du genre,
 il le dispute à Yves
 Saint-Martin.
 Né en 1920 dans la
 maison de famille,
 Pierrot – pour tous ceux
 qui le fréquentaient
 ou le fréquentent
 encore sur les terrains
 de France ou de Navarre –
 se porte comme
 un charme.



Mémoire et style du

Vélo, jardinage, dans la propriété où Renata, sa femme, élève encore un peu par plaisir, sont les occupations journalières de celui qui fut viticulteur lorsque les chevaux lui en laissèrent le loisir. Le XX^e siècle s'achève et son palmarès reste inégalé : deux médailles d'or aux Jeux olympiques et un titre de champion du monde. Si ce n'était le bonhomme, cette somme à elle seule vaudrait le détour. Sec comme un cep, le verbe sans artifice, insensible aux chichis de tout genre, Pierre Jonquères d'Oriola jette sur le siècle qui l'a vu grandir, sur les parcours qu'il a signés un regard juste, simple, enlevé, à l'image de l'équitation qu'il pratiquait et qui permet à tous de mesurer l'évolution du sport qu'il a tant animé pendant quarante ans.

Quoi de plus naturel donc que de lui donner largement la parole dans ce numéro daté 2000. Alors que le troisième millénaire sonne, son témoignage fait d'autant plus partie de notre héritage culturel qu'il est empreint de la modernité qui est le propre des grands classiques.

Pierrot, quand on dit que vous êtes l'une des légendes vivantes du concours hippique et du siècle, ça vous fait quoi ? Ça me fait plaisir, c'est tout. C'est simple !

Ça vous fait plaisir ? Eh oui ! ça fait plaisir, bien entendu ! (Avec l'accent catalan, Ndla.) On m'a posé la question plusieurs fois de la même façon que vous, ce qui me plaît beaucoup aussi et ce qui m'amuse beaucoup en même temps, et voilà, bah ! c'est comme ça !

Parce que deux médailles olympiques, une médaille au Championnat du monde, ça n'a pas d'équivalent ? Euh... non ! Il y aurait presque l'équivalent si l'on veut avec Raimondo d'Inzeo et Hans Gunther Winkler qui, eux, ont deux victoires en Championnat du monde et une victoire dans les Jeux olympiques.

Et deux victoires olympiques, pour l'instant, vous êtes le seul. Craignez-vous de voir ainsi votre record égalé ou bien la sportivité fait-elle que... Ah non ! Ça, c'est le sport qui décidera. Moi, je vois très bien... un si sympathique gamin et un jeune cavalier formidable... Rodrigo Pessoa... égaler mon record et même le surpasser. Il a un potentiel hors du commun.

De tous les jeunes que vous avez vu débiter, justement... C'est le plus impressionnant.

De tous ceux que vous avez vu arriver, je veux dire, les Marcel Rozier à l'époque, les Hugo

Simon... les Schockemöhle... les Melliger, Beerbaum, Durand... Non ! Ce n'était pas la même chose. Rodrigo a une façon de monter qui est LA façon de monter, la seule façon qui permette encore d'évoluer, de se surpasser.

Un Whitaker par exemple, ça ne vous fait pas la même impression ? Whitaker aussi, c'était un cavalier extraordinaire. Mais dans toutes les grandes compétitions, Jeux olympiques par exemple ou Championnat du monde, je ne crois pas qu'il ait jamais concrétisé.

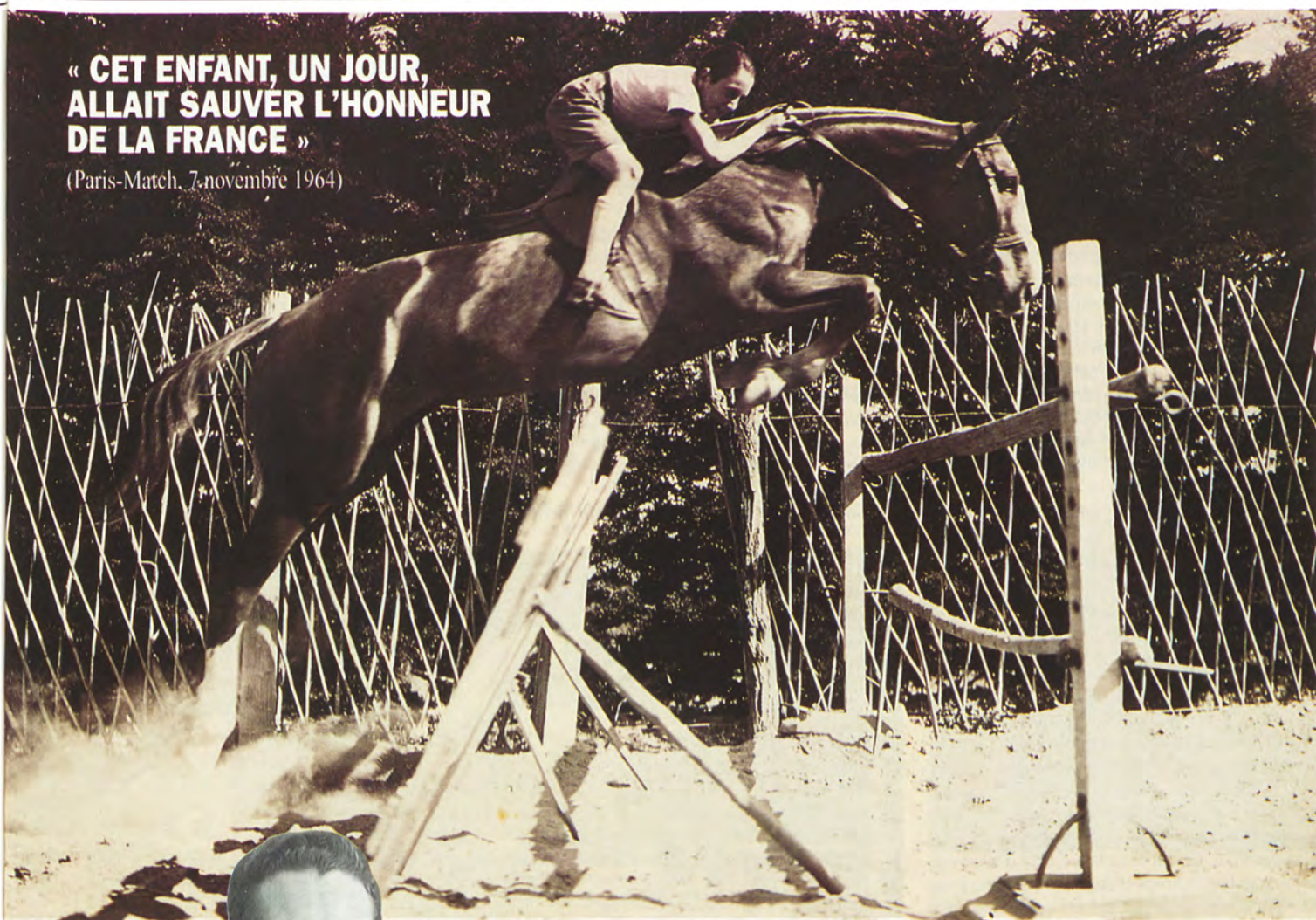
Si, champion d'Europe ! Oui...

Et ça veut dire que pour vous le grand cavalier, c'est celui qui est là au moment où on l'attend ! Eh oui ! Regardez par exemple, puisqu'on parlait de Rodrigo... Il a gagné deux Coupes du monde coup sur coup. Et ensuite, dans la même année, il gagne le Championnat du monde devant des cavaliers qui étaient vraiment à la hauteur. Ça prouve ses qualités techniques, son sens de la compétition, mais je veux dire aussi son sentiment du cheval, car il a gagné avec des chevaux différents.

Quand on est un cavalier comme ça, qu'on a le goût du sport, une échéance de niveau mondial, finalement, ça surmotive ? Comment la

« CET ENFANT, UN JOUR,
ALLAIT SAUVER L'HONNEUR
DE LA FRANCE »

(Paris-Match, 7 novembre 1964)



XX^e siècle



Page de gauche : le seul cavalier français à avoir fait
la « Une » de Paris-Match, c'est dire...
Ci-dessus : en culotte courte sur Zed à douze ans
et pourtant un style inimitable, naturel, très proche
de celui de son père (ci-contre) franchissant une barre
de saut en hauteur (2,20 m) à Pau.
En bas à gauche, sur son poney Sans Souci
sous l'œil paternel et, à droite,
en tenue de hussard, le grand-père maternel.
Photos coll.



Photo Horse Source

vit-on ? Pour vous c'est loin, mais est-ce que vous sentez encore ce qui s'est passé en vous à ce moment-là ? On sent quelque chose ? Oui, on ressent quelque chose parce qu'on y a pensé intensément parfois plus d'un an auparavant. C'est devenu une fixation, une obsession. Petit à petit vous commencez à y croire et à vous y croire... C'est bon signe.

Croire, c'est important ? Oui. C'est la condition première.

C'est de l'ordre de la préparation mentale ? Le mental compte beaucoup, comme dans tous les sports. A mon époque, la compétition était moins standardisée qu'aujourd'hui. Il y avait parfois de vraies surprises dans les parcours, des obstacles inédits, impressionnants. Certains cavaliers commençaient par contester le bien-fondé du problème : « Tel obstacle est insurmontable parce qu'il est mal fait, etc., etc. » Moi je m'obligeais à ne pas me laisser impressionner. Le mental, c'est ça.

Le mental est donc une forme d'ascendant sur soi et sur les autres. Vous saviez que vous aviez cette force intérieure quand vous montiez en compétition ? Vous sentiez-vous différent des autres ?

Non. Ce que j'avais a priori à part, d'autres l'avaient aussi, puisque nous nous retrouvions souvent au coude à coude, comme c'est le cas pour les cavaliers d'aujourd'hui. Ce qui comptait, c'était d'avoir cette force au bon moment et de bien s'en servir. Laissez-moi évoquer ces champions que furent aussi l'Espagnol Francisco Goyoaga, les Allemands Hans Gunther Winkler et Fritz Thiedemann, les frères Raimondo et Piero d'Inzeo ou Graziano Mancinelli pour l'Italie ou Harry Llewellyn en Angleterre. Ils avaient aussi un mental vraiment à la hauteur des problèmes qui nous étaient alors posés...

Mais vous, vous sentiez que vous faisiez la différence sur les autres sur ce terrain ou pas ? Disons-le : vous faisiez un complexe de supériorité ? On ne parlait pas beaucoup de ces choses-là entre nous... Le sport, l'attitude sportive, le geste, l'exploit étaient au centre de nos préoccupations, le reste était affaire de chacun.

Vous étiez des copains ? Vous étiez amis ? Si on était des copains ? Ah oui ! Je crois même qu'il y avait plus d'amitié, de sincérité dans les rapports, peut-être, à ce moment-là que maintenant. Dans le sport équestre, mais dans tous les sports en général.

choses ? Ah non ! Le succès est arrivé là où je le voulais... Mais je le voulais toujours. Ma motivation ne s'est jamais altérée. Et puis je le voulais encore à Mexico en 1968, par exemple, mais à Mexico ça n'a pas rendu ce que j'espérais. Et pour cause.

Et pour cause ? Pourquoi ? Vous en souvenez-vous ? Parce que j'avais un cheval qui était très timide, qui était un crack, un excellent cheval, avec lequel j'avais aussi gagné beaucoup. C'était NAGIR. Bon, mais au moment des Jeux olympiques, vous rentrez sur la piste pour la première fois et NAGIR était terrassé par la timidité quand il ne connaissait pas la piste. J'en ai fait les frais à Mexico et Neco aussi, qui le monta à son tour quatre ans plus tard à Munich (1972). C'était ça aussi, les Jeux olympiques. Une chance et une seule tous les quatre ans. Il fallait savoir la saisir. NAGIR n'était pas un compagnon de Jeux, mais gagnait tous les Grands Prix car ils se couraient toujours le dernier jour du concours. Alors là il était somptueux. Evidemment en 1968 j'ignorais cela.

On parlait du psychisme du cavalier, du mental,

factère et, entre guillemets, un ego assez dimensionné... Revendiquez-vous d'être un monument du sport français de ce siècle ? Ah, mais je le revendique. Parce que c'est capital dans la compétition. J'assume mon caractère. Et, je le rappelle, dans tous les sports c'est pareil. Le champion n'est pas toujours compris de prime abord.

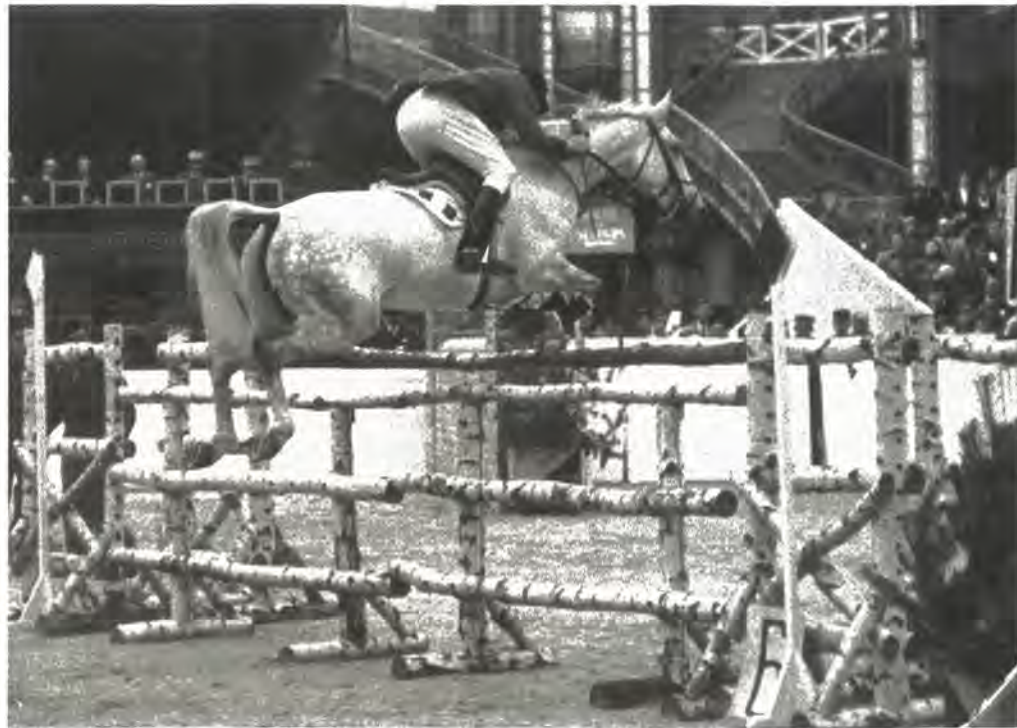
Je voudrais qu'on parle de vos débuts à cheval, de votre famille. Vous pouvez un peu resituer comment ça a pu venir ? J'ai toujours eu ce goût de la compétition, compétition sportive. Au collège, quand il y avait des épreuves d'athlétisme, de n'importe quoi, de natation... j'aimais toujours me surpasser et être parmi les meilleurs.

Vous avez toujours aimé tous les sports ? Ah oui ! L'athlétisme et le rugby surtout, parce que j'ai joué au rugby pendant pas mal d'années et ma principale qualité au rugby – je jouais ailier – c'était ma vitesse. J'adorais courir.

Pouvez-vous revenir un peu sur votre jeunesse ? J'ai été mis à cheval par mon père parce que lui-même montait très bien et avait de très bons chevaux



Ph. F. de R.



« Pour avoir les résultats que j'ai eus, il fallait vraiment communiquer avec le cheval »

Revenons à tous ces grands rendez-vous que vous avez préparés, dont cinq olympiades je crois ? Non, j'ai participé à cinq olympiades, mais j'en ai préparé sept.

Vous avez voulu à chaque fois le succès avec la même intensité. Est-il arrivé là où vous le vouliez ou la chance a-t-elle parfois bien fait les

daille d'or aux Jeux olympiques de Tokyo en 1964), mais il avait la même façon de se comporter. Ces chevaux ne s'émotionnaient de rien. Malgré leur sang, beaucoup de sang, ils restaient froids en toute circonstance, donc extrêmement compétitifs.

Qui n'a pas entendu dire que Pierre Jonquères d'Oriola était un personnage avec un vrai ca-

mais pour le cheval c'est donc pareil ? Evidemment. ALI BABA par exemple (Anglo-arabe, champion olympique à Helsinki en 1952 et 3^e du Championnat du monde de Paris en 1953) n'était pas de la même race que LUTTEUR (Selle Français, mé-

dans l'écurie. Il a commencé par me donner deux ou trois poneys avec lesquels je me faisais gratter les jambes sur la barrière du manège. Et puis, ensuite, d'autres chevaux qui ont continué à me faire avancer dans ce sport.

Parce qu'on montait en culotte courte à l'époque ? On montait en culotte courte, oui.

Votre premier cheval, votre premier poney, vous vous en souvenez ? Ah oui, oui ! Très bien ! C'était SANS SOUCI. J'avais trois ans. J'ai des photos là, où je suis en selle sur SANS SOUCI. J'ai trois ans (feuilletage de l'album, Ndla).

Donc le cheval, c'est plus qu'un virus. Vous ne pouviez pas passer à côté si, à trois ans, votre père vous avait déjà mis à cheval ? Ah, non ! Je ne pouvais pas passer à côté. D'autant que mon père faisait montre dans la vie d'assez d'autorité. Et je me souviens, quand il y avait une séance de saut d'obstacles, ici, sur le petit terrain qui existait à l'époque, où des amis venaient monter, mon père

m'envoyait chercher à l'école pour que j'assiste à la séance de saut plutôt qu'à la leçon à l'école.

Les études n'ont pas été la priorité, si je comprends bien ? Par la suite si, au collège. Mais quand j'étais tout gamin, non.

Combien avez-vous de frères et sœurs ? J'ai un frère Christophe et une sœur Marguerite, qui malheureusement est morte dans un accident à l'âge de vingt ans.

Au collège, vous m'avez dit... Le premier collège où je suis resté deux ou trois ans, c'était le Caoussou à Toulouse, chez les jésuites, où je ne me sentais pas très bien. Puis je suis parti à l'école de Sorèze où à l'inverse je me sentais très, très bien, justement parce qu'on faisait beaucoup de sport.

Et là, bachot ? Non, non. Je me suis arrêté avant. Je n'ai pas eu le baccalauréat. A la fin de la première j'ai dit : « Ça suffit ! » Et puis, il fallait que je commence à seconder mon père sur la propriété. J'avais dix-sept ans. A l'époque, je montais à la maison et dans les petites compétitions à la ronde. Un point c'est tout.

« Pour moi, l'équitation n'est pas mathématique »

Vous vous souvenez de votre première compétition ou de la première fois où vous vous êtes dit : « Après tout, c'est peut-être ça ce que j'ai envie de faire ? » Je ne me posais pas trop de questions à l'époque. Si, il y avait un concours hippique dans une magnifique propriété à côté de Béziers, par exemple, où je faisais des parcours avec de grands chevaux. De très bons cavaliers y participaient. C'est la première fois d'ailleurs que j'ai franchi un obstacle de 2 m. J'avais seize ans.

Et qui était le cheval ? ANACHORÈTE, un très bon cheval, Pur-sang, borgne, que mon père avait déniché à Tarbes. Un magnifique cheval d'ailleurs.

Et là vous vous êtes dit... Oh, non ! Là, je ne me suis rien dit... Bon ! J'étais ravi d'avoir passé cet obstacle. Il y avait un officier du 2^e Hussard qui l'avait passé aussi. J'étais tout simplement très fier d'être à côté de ce brillant cavalier qui avait déjà eu pas mal de performances.

Nous sommes donc en ? ... 1936, juste avant guerre...

Votre maman vous supporte dans tout ça. Elle participe ou bien... ? Elle participe à sa manière, parce qu'elle avait peur des chevaux.

Donc le virus, c'est votre père qui vous l'a inculqué complètement ? Incontestablement.

Alors 1936, c'est une approche en pointillé... Vous imaginez que vous avez un certain talent à ce moment-là déjà, vous le sentez ? Pour être franc, à cheval, je me suis toujours senti bien. Très bien... J'étais aussi à l'aise sur un cheval qu'assis dans un fauteuil.

Et le cheval à ce moment-là, la compétition équestre dans la société, c'est élitiste ? Parvenez-vous à situer la place de l'équitation par rapport aux autres sports ? Il y a le cyclisme qui marche bien, l'athlétisme, la boxe, les débuts automoto et puis le rugby... L'équitation est un sport à part entière, mais qui demeure l'apanage des militaires et les Français ne sont pas pires ou meilleurs en équitation que dans les autres sports. A la maison

nous recevions la presse sportive dont *le Sport universel*, mais aussi toutes les revues hippiques et *l'Année hippique*. L'EPERON venait de paraître fin 1936, et je suivais toutes les grandes compétitions avec les grands cavaliers de l'époque. 1936 c'est l'année des Jeux de Berlin. L'Allemagne domine outrageusement en individuel (Kurt Hasse avec TORA en individuel et par équipe). Les Français sont 7^{es} (Xavier Bizard avec BAGATELLE, Maurice Gudin de Vallerin avec ECUYÈRE et Jean de Tillière avec ADRIANO XX). C'est encore l'époque de Pierre Clavé, de Christian de Castries, de Cavaillé, de Bartillat, etc., je suivais leurs déplacements à travers les journaux, je regardais attentivement les photos.

En vous projetant ? En vous disant « Ça pourrait être ma route » ou pas ? Non ! Parce qu'à cette époque je ne me posais pas encore toutes ces questions. C'est venu beaucoup plus tard, quand j'ai eu mes premières bonnes performances.

Parlait-on d'équitation dans la presse quotidienne régionale ? On en parlait dans les journaux, mais on en parlait surtout entre nous. Ici, dans la famille, avec des amis. Pierre Clavé, par exemple, connaissait très bien mon père et quand il avait réalisé une performance dans un concours ou Laissardière ou un autre, on en parlait.

Parce que c'étaient des gens de la région, Clavé, Laissardière ? du Sud-Ouest ? Non, non. Pas spécialement. Dans le Sud-Ouest, vous aviez une grande écurie où il y avait des chevaux d'exception bien entraînés, je l'ai toujours entendu dire, je l'ai vu également : c'était l'écurie Fernand de Rovira, une écurie splendide où mon père montait beaucoup de chevaux. Elle était à 6 km d'ici dans un petit village qui s'appelle Saint-Cyprien. Il avait, je ne sais pas, quinze chevaux qui passaient deux mètres. Maintenant ça existe moins, ces championnats de saut en hauteur, mais à ce moment-là, il y en avait beaucoup.

Et ça, ça fascinait les cavaliers et le public de sauter haut, de sauter fort ? Ah, oui. Je vous dis, j'ai des photos de mon père passant deux mètres à Perpignan. Et depuis on ne les a jamais passés à Perpignan les deux mètres.

C'était une fin en soi, à l'époque ? Ah, oui. Il fallait sauter haut.

Tout à l'heure vous disiez : « Je regardais ces revues, les photos, etc. Les grands cavaliers de l'époque voyageaient déjà, parcouraient les

quatre coins de l'Europe, voire du monde avec leurs chevaux ? Ah, mon père a fait beaucoup de concours à l'étranger. Mon père allait jusqu'à Lucerne par exemple. Lucerne, San Remo, San Sebastian, Barcelone évidemment. Ça, c'étaient les concours préférés de mon père avant-guerre.

Et les chevaux voyageaient en camion ? Oh, oh ! Ils voyageaient en train, oui. C'étaient des déplacements qui étaient assez difficiles à organiser, mais moi-même, au début, je ne voyageais qu'en train. Moi, j'allais d'ici, de Perpignan, à Rome en une nuit.

En train ? En train. C'était épatant. Ils embarquaient à Perpignan à 9h du soir ; le lendemain, à midi, ils étaient à Rome.

Vous parlez maintenant des années dites d'après-guerre ? Ah, je parle d'après-guerre.

La période de la guerre, ça se passe comment pour les cavaliers ? Le sport s'arrête ? En 1939 le sport s'arrête complètement. Trois ans après les



Jeux de Berlin. Tout à fait. Là, il n'y a plus rien. La guerre. Moi, je m'engage au 2^e Hussard, à Tarbes d'ailleurs. Et voilà, après la guerre, j'ai été démobilisé. J'ai recommencé à monter à cheval ici.

Vous habitez dans la zone libre ? Nous vivions dans la zone libre, oui.

Vous avez toujours vos chevaux à ce moment-là ? Les chevaux, oui certains et même des nouveaux, mais enfin on ne parle pas beaucoup de sport. On survit. C'était vraiment la tristesse.

Et puis la Libération ? Voilà. 1945... 46, mettons

Page 22.
Voulette
à Paris en 1955
au Grand Palais,
haut lieu équestre
de l'époque.
Ph. Horse Source.

Page 23.
Ci-dessus,
à neuf mois
avec sa mère
sur l'âne
familial.
Ci-contre :
L'Historiette, la
jument des
premiers
concours
d'après-guerre.
Ph. coll.





En haut à gauche : en 1939 à Londres, Fresson, des Roches de Chassy, Bizard et Chevallier ; à droite : de g. à d. : P. Cavaillé, B. du Breuil et J. d'Orgeix aux JO d'Helsinki en 1952. Ph. coll. A. P. Ci-contre : avec le colonel Pierre Cavaillé, alors chef de l'équipe de France. Ph. coll. R.-L. T.

46. Eh bien, il y a l'école de Fontainebleau (CSEM) qui repart, l'école militaire. J'ai la chance d'avoir un bon cheval que m'avait acheté mon père. Une bonne petite jument qui s'appelait HISTORIETTE et c'est avec elle que je me lance. Mes débuts... enfin, dans des concours un peu importants. Bon, j'arrive seul dans ce milieu de la haute compétition parce que là je ne connaissais pas grand-monde. Je rencontre des gens qui étaient déjà sur le circuit avant la guerre,

des cavaliers comme des Roches de Chassy, de Maillé, d'Orgeix, qui avaient le même âge que moi, même un peu plus jeunes, mais enfin qui avaient fait les compétitions que moi je n'avais pas faites avant. J'étais peu sorti de la région. **Vous êtes l'étranger ?** Disons le nouveau venu. Qui vient du Sud. Et qu'on ne

connaît pas. Et je crois que le premier concours où je me produis, c'était Bordeaux. J'arrive à Bordeaux. Bah ! j'ai toujours eu des bons classements et des premiers prix. Et je me dis : « Il faut continuer. » C'est à ce moment-là que je me suis dit : « Il n'y a pas de raison de s'arrêter, j'ai une bonne jument. » Et puis alors j'ai été remarqué par le colonel Cavaillé, qui était de la région et qui m'a dit : « Viens à Fontainebleau. Nous avons un concours international à Genève ; si les essais sont probants, tu pourras y participer. » Essai conclu, je suis sélectionné pour le concours de Genève, qui a été mon premier international.

Nous sommes en 1946-47 ? Genève, on est en 1946. Avec HISTORIETTE. Et un cheval militaire prêté par le colonel Cavaillé, car il en fallait deux.

Votre père n'avait-il pas besoin de vous sur la propriété ? Mon père adorait le sport. Il m'encourageait clairement. Il était ravi de voir que j'assurais le relais comme ça. Mais il est mort en 47 ou en 48.

1946, 1947, la compétition internationale repart... Alors là, ça part. Nous participons à tous les concours, Genève, Zurich parce que la Suisse n'avait pas subi les dommages de la guerre. Ensuite il y a eu Lucerne et la ronde des CHIO, les Rome, Madrid, les... Aix-la-Chapelle, Rotterdam...

Et là, vous devenez une sorte de professionnel du circuit ? Professionnel, non ! On ne connaissait même pas ce mot. Tous les frais nous étaient payés quand même, mais enfin on ne gagnait pas de quoi en vivre. Le Grand Prix de Paris à ce moment-là était doté de 500 ou 600 F au vainqueur.

Ça vaudrait combien en francs d'aujourd'hui ? Je ne sais pas.

Pouvait-on s'acheter une voiture par exemple avec ce qu'on gagnait dans un Grand Prix international ? Ah non. Vous ne pouviez pas vous acheter une voiture. Acheter un cheval peut-être.

D'accord. Parce que les chevaux étaient moins chers à l'époque ? Ah, les chevaux étaient beaucoup moins chers. Il me semble, si je me souviens bien, que cette jument HISTORIETTE que mon père avait achetée, il l'avait payée 1 200 F.

Et ça correspondait à quoi, 1 200 F à l'époque ? C'était le prix que donnait l'abattoir.

D'accord. Donc, on pouvait trouver des chevaux comme ça... ? Vous trouviez des chevaux comme ça... Il n'y avait pas d'élevage spécifique. On recyclait des chevaux de course, des réformes de l'armée, des chevaux de chasse. Le cheval de sport tel qu'on le comprend aujourd'hui n'existait pas. Le concours hippique était une activité marginale.

On ne peut donc pas comparer la compétition de l'époque, de l'après-guerre, avec la compétition d'aujourd'hui ? C'était... plus poétique, plus empirique... On ne peut pas comparer. Les obstacles étaient beaucoup plus rudimentaires, les pistes plus sommaires, quoique les pistes de Genève, Rome, la fameuse Piazza di Siena ou le Club de Campo à Madrid, le terrain de Ballsbridge à Dublin ou celui de la Soers à Aix avaient déjà les mêmes formes et la même dimension.

Si j'en juge par tout ce qu'il y a dans votre maison... Oh, ça, ce sont des trophées qui viennent de beaucoup plus tard. C'est vrai on gagnait des

trophées, on gagnait de la célébrité... et du plaisir.

Du plaisir ? Ah, beaucoup !

Et c'était ça qui vous motivait à l'époque ? Ah oui, et puis l'esprit de compétition, parce que l'esprit de compétition était fort. C'était du sport. Alors le plaisir de monter à cheval, le plaisir de sauter des obstacles et le plaisir de gagner.

Le nationalisme à l'époque n'était-il pas plus fort qu'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'on défendait son drapeau, la notion d'équipe, d'équipe de France... ? Ah oui !

C'était important ? Eh oui, surtout dans les Coupes des nations. Moi, je n'en ai pas manqué une pendant une trentaine d'années. J'en montais... pas loin de dix par an. Ça ferait 300.

Vous deviez détenir un record à ce niveau-là, non ? Oh, non. Des garçons comme... Winkler, d'Inzeo en ont certainement couru autant.

C'est à votre époque qu'on trouve ce type de record, puisqu'aujourd'hui le cavalier contemporain qui a le plus de Coupes des nations à son actif c'est, je crois, Nick Skelton avec 120 participations environ. On était plus cocardier à l'époque, on montait plus pour son pays, moins pour son « business » ? Ce n'était pas du « business », je vous dis. C'était le plaisir du sport, le plaisir de la compétition et le plaisir tout court.

Reprendre un bon cheval à l'époque, c'était quelque chose qui se faisait ? Non, on le gardait à tout prix. On tâchait de faire plaisir aux propriétaires qui étaient pour la plupart dans un état d'esprit assez similaire au nôtre, qui voulaient des chevaux pour le plaisir, pas forcément pour faire des affaires. Et puis il y avait Fontainebleau qui avait ses propres chevaux, des chevaux militaires qui étaient excellents. La preuve, moi j'ai gagné mes premiers Jeux olympiques à Helsinki avec un cheval militaire que m'avait confié le colonel Cavaillé. C'était ALI BABA.

Vous pouvez nous parler un peu de cette vie de sportif ? Vous partiez des semaines ? On partait des semaines. Quand il y avait, mettons, dix concours internationaux, CHIO, par an, ça nous faisait partir quand même dix semaines. Sans compter les voyages. Ça commençait au mois de mars-avril et finissait en octobre... Au début, il n'y avait pas les concours indoor.



Vous reveniez un peu pour travailler entre deux ? Ah, entre les deux, je revenais toujours ! Sauf entre Nice et Rome. Presque un mois, c'était le début de la saison, on était content de se retrouver, de voir comment tel ou tel cheval avait évolué, de se raconter nos histoires.

On vivait bien dans les concours à ce moment-là ? Très, très bien, invités du premier au dernier soir. Après le sport c'était la fête, des réceptions magnifiques, dans les meilleurs endroits, les grands hôtels, les ambassades et tout ce que vous voulez. C'est vrai que nous avons vécu des moments extraordinaires, privilégiés, que les cavaliers d'aujourd'hui, toutes choses comparées, ne vivront jamais.

On peut dire que c'était la belle époque du jumping ? Ah, c'était la belle, la très belle époque ! Je revois Paris au moment du Vel-d'hiv. Plein à craquer avec une ambiance extraordinaire, tous les meilleurs cavaliers... Bon, il y a la même chose aussi un peu maintenant à Bercy, mais après le concours c'est plus tout à fait la même ambiance, il

n'y a plus de soirées, c'est chacun pour soi. Vous savez, le savoir-vivre a bien changé...

Aujourd'hui les programmes de concours sont calculés au plus juste, ça dure trois jours, alors qu'à vous écouter vous aviez le temps de vivre... Ah, on avait le temps. On avait le temps de vivre et, disons-le, nous en avons profité.

Il y avait un certain dilettantisme dans tout ça, et qui vous allait bien ? Ah, eh oui parce que moi je ne montais bien que quand j'étais content de ce qui se passait, quand on avait pu faire une bonne fête la veille ou partager un bon repas avec des amis, comme ça, et être dans une bonne ambiance. J'avais besoin d'être heureux pour bien monter, pour pouvoir me surpasser le jour de l'épreuve. Dans tous les sports c'est pareil.

Qui étaient les coéquipiers avec lesquels vous avez fait le plus souvent équipe ? Avec lesquels vous entendiez-vous bien, vous amusiez-vous le mieux ? Il y avait les militaires qui montaient avec nous à ce moment-là, et qui aimaient bien faire la fête.

Et quand vous dites : « On n'avait pas la même équitation », vous insinuez quoi ? Que son équitation était plus théorique ? Ça m'est difficile d'expliquer. Je n'ai jamais, comment dire, vécu l'équitation dans les livres. Moi, c'était une équitation naturelle, je montais un peu d'instinct, je faisais ce qu'il fallait faire comme ça. D'autres cavaliers évidemment montaient d'une façon moins naturelle, il fallait qu'ils aient des idées, plus ou moins bonnes.

D'Orgeix a essayé de mettre ça en équation, de le publier dans plusieurs ouvrages, tandis que vous êtes toujours resté très discret... Oui. Pour moi l'équitation n'est pas mathématique, absolument pas. Elle l'est devenue peut-être un peu plus maintenant, étant donné l'évolution des parcours où tout est programmé et programmable. Il n'y a plus de surprises...

C'est-à-dire que lui avait une approche, disons, raisonnée alors que votre démarche était instinctive. Cela générerait-il des débats contradictoires ? Il y avait des débats. Ça me faisait rigoler, je ne les écoutais pas beaucoup. Quantité d'articles ont paru, que ce soit dans *L'EPERON*, dans *l'Année hippique*, etc., signés Gudin de Vallerin, Laissardière, Bizard aussi, c'est un nom à citer parce que c'était un grand cavalier. Ils exposaient leurs façons de voir. Bon, c'était très bien, moi je comprenais tout ce qu'ils disaient mais... mais c'est tout.

« Il faut oser faire preuve de caractère »

On ne cumule pas trois médailles de ce type-là et tant de victoires comme vous l'avez fait uniquement en disant « C'est tout » ! Que recherchez-vous ? J'avais des chevaux qui étaient en parfaite condition physique parce que je les préparais parfaitement... Mon entraînement, moi, c'était à l'extérieur. Je n'ai pas de manège ici, ou un tout petit manège de rien du tout. Mes chevaux étaient en parfaite condition physique, continuellement. Je considère que c'était un avantage énorme que j'avais souvent sur d'autres couples. Et à partir du moment où un cheval est dans une bonne condition physique et le cavalier aussi, parce qu'il faut que le cavalier aussi soit en bonne condition physique, il n'y a pas d'obstacles insurmontables. Oui. Ça, c'était mon travail.

Pour vous, le cheval trouvait son équilibre de cette façon ? Il le trouvait justement en allant en extérieur, en sautant des fossés, des banquettes, en sautant n'importe quoi, tout ce qu'il trouvait devant lui ? C'est comme ça qu'il avait son bon équilibre et sa franchise et son adresse.

Donc, un travail qui correspond plus pour vous à la morphologie naturelle du cheval ? Vous n'étiez pas de ceux qu'on appelle aujourd'hui les gars qui « grattent » ? Le fait est que j'ai horreur de ce mot et je n'ai jamais « gratté ». Pour moi, le vrai mot c'est accompagner. Il y a « compagnon » dans le mot accompagner. Accompagner le cheval dans son mouvement en avant et voilà... N'oublions pas que c'est lui qui saute. « Gratter » non. Ça, c'est... c'est un mot qui n'a pas existé chez moi. **Donc, avant la technique, c'était d'abord le respect du cheval, dans sa morphologie, sa mentalité, sa personnalité ? Chercher à le**



Ci-dessus : Corneilla, au pied du village, en bas des vignes, le terrain d'entraînement et son portail en fer forgé. Sans surprise : les anneaux olympiques. Ph. F. de Richemond.



A gauche, remise des prix du Championnat de France 1979. Un Catalan, Pierre Jonquères d'Oriola, en félicite un autre ou presque : Gilles Bertran de Balanda (en selle sur Galoubet), fils de Marc Bertran de Balanda, autre figure du Sud-Ouest des années d'après-guerre. Ph. Horse Source.

te. Ceux que j'ai déjà énumérés et puis, il y avait Bertrand du Breuil, Bernard de Fombelle, Guy Lefrant. Plus tard chez les civils après d'Orgeix, il y a eu Chabrol et puis Geneste enfin Janou, Parot, Rozier... Vous savez, en trente ans, il y en a eu tellement. **Vous parliez de Jean d'Orgeix. Les polémistes, enfin les amateurs de polémiques des temps modernes ont souvent opposé d'Orgeix à d'Oriola. Ce débat d'Orgeix d'Oriola a-t-il vraiment existé ? Étaient-ce deux façons de voir le sport, deux équitations ? Comment avez-vous vécu ça, vous ?** Nous n'avions pas tout à fait la même façon de monter. Bon, il montait, il avait sa façon, il y réussissait. C'était très bien. Moi, j'avais la mienne qui réussissait autant et je dirais même qui par la suite a mieux réussi.

A mieux réussi parce que vous êtes plus titré qu'il ne l'a été ? Ah, bah !... oui. A sa décharge, il a monté moins longtemps que moi aussi. Beaucoup moins. D'Orgeix a lâché le sport dans les années cinquante tandis que moi j'ai continué. Il a été médaille de bronze aux Jeux de Londres en 1948 et puis il était à Helsinki. Mais enfin, lui n'a pas eu les résultats que j'ai obtenus, évidemment.

comprendre... Il m'arrivait souvent de partir de l'écurie un matin en me disant : « Bon, je vais sauter » par exemple, et puis 500 m ou 1 km après je changeais d'avis. Je n'avais jamais une idée préconçue. Je faisais ce qu'il fallait faire quand j'avais envie de le faire, et quand je sentais que le cheval avait envie de le faire aussi. Je sentais... Je sentais, j'avais cette chance peut-être si vous voulez de sentir qu'un cheval, je pouvais tel jour lui demander telle chose et ne pas lui demander autre chose.



Ph. E. de R.

Mais quand vous étiez en grande compétition, vous n'aviez plus le choix ? Là, ça s'impose. Vous entrez en piste pour 15 ou 18 obstacles à passer, il faut les passer. Là je ne lui demandais pas

son avis, mais il était toujours d'accord avec moi. **Vous ne l'aviez pas emmerdé... il vous le rendait. Voilà.** Vous le dites mieux que moi. C'est ça, c'est ça.

Pensez-vous que c'était le résultat du travail qui avait été fait avant... si on peut dire, la symbiose qu'il y avait entre lui et vous... Très juste, oui, oui. Voilà, c'est exactement ça. Ce jour-là, il était prêt à en donner plus. Le cheval est un animal généreux qui aime se dépenser, concourir. Et il l'a prouvé dans bien d'autres situations qu'en concours hippique au cours de son histoire avec l'homme. Par exemple, en concours je n'ai jamais travaillé le matin. Maintenant, je vois tous ces énergumènes qui s'excitent le matin à sauter 40 obstacles. Moi, jamais. Le matin, repos, de l'homme et du cheval.

Ça vous arrangeait vous de vous la couler douce le matin, non ?

Oui, ça m'arrangeait. C'est pour ça que je le faisais. Ça me réussissait, alors pourquoi aurais-je fait autrement ?

Alors vous les travailliez quand, vos chevaux ? Le soir ? A la fraîche ? Je ne les travaillais pas. Je les travaillais sur le parcours.

Vous rentriez en piste frais ? Ah, je rentrais en piste frais après un petit travail de détente... Je parlais du principe que la musculation, la gymnastique étaient acquises par le travail fait à la maison et qu'en compétition on vivait pour la compétition et pas pour le travail !

Je voudrais qu'on revienne sur les trois médailles d'or et que vous me racontiez comment vous les avez préparées, comment vous les avez vécues sur le terrain. Helsinki en 1952 est la première : votre souvenir ? Eh bien, mes souvenirs... J'ai monté pour la première fois ALI BABA à Rome, donc au mois de mai. ALI BABA était un Anglo-arabe pas très grand, mais avec un sang et un cœur formidables et avec certains moyens parce qu'on sautait gros à l'époque. Le cheval était monté par Bertrand de Breuil et, pendant le concours de Rome, ALI BABA n'allait pas très bien. Le colonel Cavaillé, qui était le chef de l'équipe de France,



m'appelle un matin de bonne heure et me dit : « Tiens, cet après-midi tu montes ALI BABA... » Parce qu'à ce moment-là vous pouviez changer de chevaux, il n'y avait pas tous ces règlements ridicules qu'il y a maintenant où vous devez commencer et finir avec le même cheval, même s'il est hors de forme. Vous pouviez changer de cheval, en monter 3 ou 4, ça n'avait absolument aucune importance. Alors, je vais essayer ALI BABA. Très bien. 5, 6 obstacles. Un petit parcours de travail et hop ! engagé dans l'épreuve de l'après-midi. Je ne gagne pas, mais je fais un très bon parcours. Et le colonel Cavaillé de me dire : « Ça, c'est un cheval sur lequel tu pourras compter, parce qu'il me semble qu'il te convient à la perfection. Tu finis le concours de Rome. » Dans le Grand Prix de Rome, je termine 3^e quand même. Après, il y a eu d'autres concours. Je l'ai gardé. Je l'ai monté, je me rappelle, à Vichy. L'entente continuait à se faire d'une façon parfaite et puis, arrivé à Helsinki où je montais ALI BABA... **Donc en 1952... Qui étaient les adversaires ?** Eh bien, il y avait une très forte délégation anglaise qui gagne en équipe, une excellente équipe mexicaine, il y avait les Espagnols, les Allemands, les Américains, les Italiens bien entendu... avec les

d'Inzeo... enfin toutes les meilleures équipes du monde. Il y avait les Argentins, les Chiliens puisque c'est Oscar Christi, un Chilien, qui est 2^e avec BAMBI. L'Amérique latine était très forte à ce moment-là. **Quelle est la composition de l'équipe de France ?** D'Orgeix avec ARLEQUIN, du Breuil avec TOURBILLON et moi. Et nous terminons 7^{es}.

C'était comme maintenant, d'abord l'épreuve par équipe et ensuite l'individuel ? Ah, non. Vous n'aviez qu'une seule épreuve en deux manches et barrage éventuel sur le grand stade, à la fin, le dernier jour des Jeux. Et ce jour-là effectivement, à Helsinki, il y avait eu barrage. Puisque nous étions cinq à égalité de points.

Vous êtes, je présume, double sans-faute pour vous retrouver médaille d'or... Ah, non. Pas du tout. Au premier tour je crois que... j'avais dû être pénalisé d'au moins deux fautes (exact, Ndla). Au barrage, il y avait cinq concurrents. Fritz Thiedemann avec MÉTÉOR, Oscar Christi, l'Anglais Wilfried White et un Brésilien... Je suis parti le premier. Avant mon parcours je me suis dit : « Tiens, je n'ai pas de chance, je pars le premier. » Mais j'étais gonflé à mort là, vraiment extraordinaire, et puis le colonel Cavaillé à côté de moi aussi, qui était formidable à ce moment-là. Et je pars le premier, le couteau entre les dents, bon, je réussis un parcours sans faute assez vite. Il n'y en eut pas d'autre.

Vous aviez quoi, trente-deux ans ? C'est quand même votre premier gros coup ? J'avais gagné quand même pas mal de Grands Prix. Mais enfin les Jeux olympiques, c'était autre chose.

Il y a une anecdote à Helsinki ? Oui. Avant de rentrer sur la piste à Helsinki. Je ne sais pas pourquoi, je n'étais pas avec les autres et je suis rentré par une autre porte. Il y avait un policier qui m'empêchait de passer. Et j'ai été obligé de lui rentrer dedans pour passer.

Avec le cheval ? Non, non. A pied, pour reconnaître le parcours. Il ne voulait pas me laisser rentrer parce que les concurrents devaient passer par une porte qui était à 50 m au-delà. Mais moi, je voulais éviter de faire ce trajet, je voulais rentrer par la petite porte qui était là et qui me permettait de rentrer sur



P. 26, en haut : le podium des JO de Tokyo en 1964 avec Hermann Schridde (2^e) et Peter Robeson (3^e). Ph. Horse Source. En dessous, aux JO d'Helsinki en 1952, de gauche à droite : Pierre Jonquères d'Oriola (or), Oscar Cristi (argent) et Fritz Thiedemann (bronze) . Ph. coll. A. P. Ci-dessus, Lutteur B à Pau en 1965. En bas, Pierre Jonquères d'Oriola dans le garage de la propriété, qui sert de remise pour les voitures d'époque et de sellerie. Ph. F. de Richmond.

la piste. J'étais en tenue, mais rien à faire. Le type était buté. Moi aussi. Alors j'ai reculé comme si je parlais et je lui suis rentré dedans, tête baissée, comme un plaquage au rugby... Le type s'est effondré, ça je m'en souviendrai toujours, il était en uniforme, il a poussé un grand cri... mais moi j'étais de l'autre côté.

D'accord. C'était Helsinki. Alors ensuite Tokyo ? Ah, non, entre Helsinki et Tokyo, il y a Stockholm car l'équitation n'avait pas pu être organisée à Melbourne en 1956 à cause des problèmes de quarantaine en Australie.

Et alors à Stockholm ? Là, ça a été des Jeux aussi magnifiques. Moi, je montais VOULETTE, ma jument, ma propre jument, et j'ai été 6^e.

De VOULETTE, vous dites : « Ma propre jument », c'est une jument qui a été élevée ici à Corneilla ? Ah non, pas du tout, mais qui était ma propriété. VOULETTE avait été achetée par Mme Robelin, après un Championnat de France à Fontainebleau où je la montais. Ce Championnat de France avait été gagné avec VOULETTE justement montée par Daniel Lamour. Et étant donné que c'était une épreuve avec tournante et changement de chevaux et que VOULETTE m'avait convenu magnifiquement, Mme Robelin, qui avait d'autres chevaux, qui avait ARLEQUIN justement que montait d'Orgeix avait acheté VOULETTE pour me la confier. Je lui avais racheté VOULETTE lorsqu'elle démantela son écurie.

Elle était Anglo ? Elle n'était pas Anglo, mais tout à fait typée Anglo. Oui, elle était toute petite. VOULETTE toisait 1,56 m, mais elle était très costaute et alors avec un sang extraordinaire. Elle était très bonne et si je n'avais pas fait la faute sur le premier obs-

tacle à Stockholm... coup dur, hein ? eh bien, j'aurais pu être 3^e ex aequo avec Piero d'Inzeo et URUGUAY et barrer pour la médaille de bronze.

Champion olympique sortant et faute sur le premier obstacle quatre ans plus tard... Elle est dure, la loi du sport ? Elle est la même pour tout le monde, c'est ce qui est formidable dans le sport. Il y avait un très, très gros parcours aussi. Il y avait des oxers de 2 m de large, des obstacles naturels, une rivière très large...

Vous parlez de grosseur, pourtant rien ne permet d'en juger, il n'y a pas moyen de comparer les époques ? On ne peut pas comparer les époques. Mais on peut regarder l'évolution des scores au fil des olympiades. A Stockholm l'équipe qui gagne, l'équipe d'Allemagne, affiche un score de 40 points sur les deux manches et la France termine 8^e avec 154,50 points. J'inscris 15 points sur

les deux manches (6^e individuel), Bernard de Fombelle et DORIA sortent avec 52,75 points (29^e) et Georges Calmon et VIRTUOSO avec 86,75 points et la 44^e place en individuel. On peut aussi comparer par exemple les Jeux de Mexico avec les Jeux d'Atlanta. Les Jeux de Mexico (1968) étaient quelque chose d'effrayant, pour vous donner un exemple, c'est l'équipe canadienne qui gagne avec plus de 100 points de pénalités (102,75, Ndla) et nous

« Le cheval est un animal généreux qui aime se dépenser, concourir »

autres, les Français, nous sommes 2^e avec 110,5 points de pénalités. Evidemment il faut pondérer cela par le fait que seuls trois cavaliers concourraient et que les scores des trois cavaliers comptaient donc à plein.

C'était de la folie, ces parcours ! La folie des grands. A Atlanta, l'équipe qui gagne, qu'est-ce qu'elle a ? 3 points. Bon.

Et Rome ? Il y a eu Rome avant Tokyo. Alors l'équipe à Rome, c'était Max Fresson avec GRAND VENEUR, Bernard Fombelle avec BUFFALO et moi. Malheureusement j'avais un cheval qui était... qui était un peu quelconque qui s'appelait ECLAIR AU CHOCOLAT. On ne l'avait jamais beaucoup vu. Je n'en avais pas d'autre à ce moment-là. A Rome, il y avait l'épreuve individuelle et l'épreuve par équipe. C'était la première fois que cette formule était appliquée. On commençait par l'épreuve individuelle sur la place de Sienne ; l'épreuve par équipe se disputait sur le grand stade. Dans l'épreuve individuelle, les frères d'Inzeo ont fait un superbe doublé chez eux : l'or pour Raimondo avec POSILLIPO et l'argent pour Piero avec THE ROCK devant David



Broome qui était alors un jeune homme avec SUN-SALVE. Moi j'ai fait une prestation honnête sans plus (41,25 points et 18^e, Ndlà). Et puis dans l'épreuve par équipe, avec Fombelle (7^e en individuel) et Fresson (14^e)... ça ne s'est pas mal passé, mais enfin je crois que nous avons eu une 4^e ou une 5^e place (5^e, Ndlà). Les Jeux de Rome ont été les Jeux les moins bien réussis pour tous les compétiteurs français. Je crois qu'il n'y a pas eu une seule médaille d'or.

Et Tokyo. Comment avez-vous trouvé LUTTEUR B ? Eh bien, Tokyo s'est préparé d'une façon formidable, malgré certains désaccords que j'avais eus avec la Fédération. Bon, mais enfin je fais une année formidable, je fais des concours un peu partout avec LUTTEUR qui était d'une régularité extraordinaire. C'était un vrai Selle Français, qu'on appelait encore à cette époque un Anglo-normand, un fils de Pur-sang quand même, FURIOSO. Je l'avais acquis peu avant les Jeux de Tokyo. Il était monté par une jeune fille d'Aix-en-Provence, mais il était trop puissant pour elle et je le lui avais échangé contre une bonne petite jument que j'avais. LUTTEUR au début n'était pas tellement facile parce qu'il était habitué à s'arrêter partout et c'était dur de lui faire sauter un obstacle dans de bonnes conditions. Mais petit à petit il a pris confiance en moi et nous sommes arrivés après quelques concours à être vraiment compétitifs. Ça, c'était l'année avant les Jeux. Le cheval se bonifiait d'une façon extraordinaire, et il est arrivé l'année des Jeux où nous étions en pleine confiance, lui en moi et moi en lui.

Et donc, vous êtes sélectionné ? J'ai été sélectionné... à retardement. A la dernière minute, mais enfin j'ai été sélectionné. Ça a failli ne pas se faire parce que le président de la Fédération à cette époque (Monsieur de France, Ndlà) n'était pas tout à fait d'accord avec moi. Nous avions pas mal de différends entre nous. Enfin, pas seulement lui, à la Fédération en général, je n'étais pas bien vu. J'étais même trop âgé malgré mes quarante-quatre ans. Mais enfin, tout ça à la fin s'est bien passé grâce au colonel

Crespin qui, lui, était directeur de la préparation olympique au CNOSE.

Quels étaient les autres Français ? A Tokyo, j'étais avec Guy Lefrant qui montait MONSIEUR DE LITTRY, un autre FURIOSO, et Janou Lefebvre qui montait KENAVO D.

Trois encore là ? Trois encore et au Japon on revient à la

formule de Stockholm, c'est-à-dire une seule épreuve en deux manches pour le classement par équipes et pour le titre individuel et même pas de remplaçant, c'est pour cela que les places avaient été chères à décrocher avant les Jeux.

Ça se passe comment alors ? Le matin, dans la première manche, je fais 9 points, donc je n'étais pas dans les premiers. Je devais être dans les 8, 9^e (4^e, Ndlà). Il y avait quelques 4 et 8 points, si ma mémoire est bonne (en réalité trois cavaliers à 8 points : l'Anglais Peter Robeson avec FIRECREST, l'Australien John Fahey avec BONVALE et le Portugais Joaquim Duarte Silva avec JEUNE FRANCE, Ndlà). Puis est arrivée la seconde manche. Alors que mes adversaires perdent du terrain, moi j'inscris 0 point.

Carrément zéro. Pas de pénalité au temps, absolument rien, zéro point. Et je suis le seul. Le seul qui gagne avec 9 points puisque le second, si je me souviens bien, a 13 points et des poussières (l'Allemand Hermann Schridde avec DOZENT II suivi de Peter Robeson avec FIRECREST, Ndlà).

Donc, là, victoire totalement inattendue... Victoire totalement inattendue, sauf par moi et par certains autres aussi dont le colonel de Castries, qui m'a soutenu d'une façon formidable et avec lequel j'avais déjeuné en tête à tête entre les deux manches. Un bon déjeuner tous les deux seuls, je me sou-

viens un sacré bonhomme, il m'a simplement dit en rigolant « Mais, Pierrot, tu es génial ». A la seconde manche, LUTTEUR couvrait la rivière d'un bon mètre. **Donc là, le mental encore ?** Ah, le mental.

A ce déjeuner vous aviez quarante-quatre ans, et le général de Castries ? Il avait quatorze ans de plus que moi, facile.

Il savait parler aux hommes ? Dien Bien Phu, c'était avant, c'était pendant un concours de Rome. Il a tenu jusqu'au bout, puis il a été prisonnier. C'était un sacré personnage, oui. Il avait son caractère bien entendu. C'était un grand soldat. J'avais un



A quatre-vingts ans, Pierre Jonquères d'Oriola gère un agenda bien chargé qui l'amène encore à voyager dans toute l'Europe. Il sera l'invité vedette du CSI-W de Genève du 9 au 12 décembre. Ph. F. de Richemond.

viendrai toujours de ce déjeuner avec Christian. Il était venu spontanément me chercher après la première manche. Nous avons rendu hommage à la carté, bu du très bon vin et j'étais en excellente forme pour la seconde manche.

Vous en parlez là avec un grand sourire : l'amitié du général de Castries, c'était quelque chose d'important ? Ah, au point de vue moral, oui.

« Le sport doit être pratiqué dans l'allégresse »

C'est le général qui a tenu Dien Bien Phu ? Oui, et qui était recordman de saut en hauteur pendant longtemps, en passant 2,30 m et quelque avec son cheval TENACE. Non : avec TENACE, il avait détenu un temps le record de saut en longueur (7,60 m en 1935. Battu depuis par le Sud-Africain André Ferreira le 3 mai 1975 avec SOMETHING qui sauta 8,40 m, Ndlà). C'était un très bon cavalier qui faisait partie de l'équipe de France dans les années trente. J'étais un peu ennuyé après cette première manche parce que LUTTEUR, qui passait les rivières magnifiquement, la seule fois où je fais une faute à la rivière, c'est aux Jeux olympiques. Et alors que j'en parlais pendant ce déjeuner avec de Castries qui était

grand respect, beaucoup d'admiration pour lui. Il s'était battu comme un lion dans des conditions impossibles aussi. Et puis, il aimait faire la fête, on a fait souvent la fête ensemble. C'était un joyeux luron, vraiment.

En revanche, quand vous rentrez de Tokyo, si j'ai bien lu mes confrères, vous avez été très sévère avec la presse, parce que vous avez considéré que personne n'avait cru en la possibilité d'une victoire française à Tokyo et que tous les responsables étaient rentrés en métropole ? Oh, j'ai piqué un coup de gueule... Mais c'est vrai qu'ils étaient tellement gênés tous. C'était marrant de voir ça, à commencer par le ministre, et quand je reviens au stade avec ma médaille, il était là avec d'autres, tous figés comme des abrutis !

Et ça vous a énervé ? Oh, ça m'a énervé, non. Je suis parti le soir pour faire la fête, pas un Français ne m'a accompagné. Je suis parti avec l'équipe espagnole. On a fait une fête à tout casser dans Tokyo...

Oui, mais vous traitez le ministre d'idiot, c'est quand même pas... Il en avait l'air. Vraiment, je vous montrerai les photos.

Vous dites cela très relax mais bon, ce n'est pas fréquent qu'un sportif, si légitimes que soient son attente et sa remarque, traite un ministre d'idiot... Non, je les traitais tous d'idiot, pas lui précisément.

Je sais que vous avez eu des mots durs ? Ça a été relaté à l'époque. Oui, j'ai peut-être eu des mots un peu durs, mais enfin pas pour le colonel Crespin



Ph. F. de R.



Ci-dessus, reconnaissance de parcours à Aix-la-Chapelle sous l'œil attentif du comte Landsberg-Valen, président de la Fédération allemande, et du regretté José Hoffman, ancien patron du jumping de Bruxelles. Ph. coll. R.-L. T. Ci-contre, Pomone B également à Aix. Ph. Horse Source
En bas : Bernard de Fombelle et Buffalo à Rome. Ph. coll A. P.

par exemple, parce que c'est grâce à lui que j'avais été à Tokyo. Et lui était là toujours aussi formidable au contraire. Comme récompense, il m'a offert un voyage gratuit de Tokyo jusqu'à Perpignan en passant par Saïgon, la Thaïlande, etc. Enfin j'ai fait tout un détour comme ça avec Jean Leroy qui faisait partie de l'équipe de complet et qui était un bon ami... C'était sympathique enfin. C'est pour ça que je ne suis pas arrivé en même temps que les autres à Paris, le reste a été un peu déformé par la presse.

Je me suis même laissé dire que vous aviez été invité à l'Élysée pour un déjeuner de félicitations aux champions olympiques organisé par le général de Gaulle, où vous auriez demandé une autre place que celle qui vous avait été attribuée. Ah, non. J'ai simplement décliné l'invitation. Non, parce que je ne serais pas allé jusqu'à une telle impolitesse. Non, ça n'était pas possible.

Mais on peut dire que vous avez un vrai caractère, non ? Mais, si je n'avais pas eu un caractère je n'aurais pas fait ce que j'ai fait sans aucun doute parce que dans tous les sports et dans tous les métiers si l'on veut arriver à une certaine perfection il faut oser faire preuve de caractère sinon, on n'arrive à rien. Par exemple, au point de vue entraînement, je n'aurais jamais accepté d'avoir un entraîneur. Moi, j'entraînais mes chevaux comme je l'entendais.

Vous avez dû quand même générer quelques inimitiés solides à l'époque par des prises de position comme ça ? Oh, des inimitiés... j'en ai eu pas mal. Même parmi les cavaliers. Même parmi d'anciens cavaliers, ce qui m'a étonné beaucoup. Je fais parfois preuve d'une trop grande franchise, mais je ne suis pas rancunier.

Il y a des légendes qui circulent sur vous et elles ont dû vous revenir aux oreilles ? Il y a des légendes extraordinaires qui sont entièrement fausses. Celle-ci, par exemple : « Et puis vous, quand même fallait le faire, vous êtes allé à Tokyo à vos frais... Tout seul, comme ça. » C'est absolument faux. D'abord pour aller participer aux Jeux olympiques, il

faut avoir été sélectionné par sa Fédération et puis vous n'imaginez pas que j'allais payer le transport de mon cheval par avion et le mien ! Ça, c'est une légende... enfin, une légende... c'est même pas une légende, c'est une connerie ! Il y a des légendes qui sont vraies et d'autres qui sont légendes.

Votre antigaullisme avéré, info ou intox ? Moi, je n'aimais pas de Gaulle du tout... Enfin j'ai aimé de Gaulle quand il est parti en Angleterre, j'ai détesté de Gaulle quand il est arrivé en Algérie.

Parce qu'il a lâché l'Algérie ? Il a lâché l'Algérie en mentant comme il n'est pas permis de mentir. Magnifique quand il est parti en Angleterre, ça. En Algérie, épouvantable. Voilà.

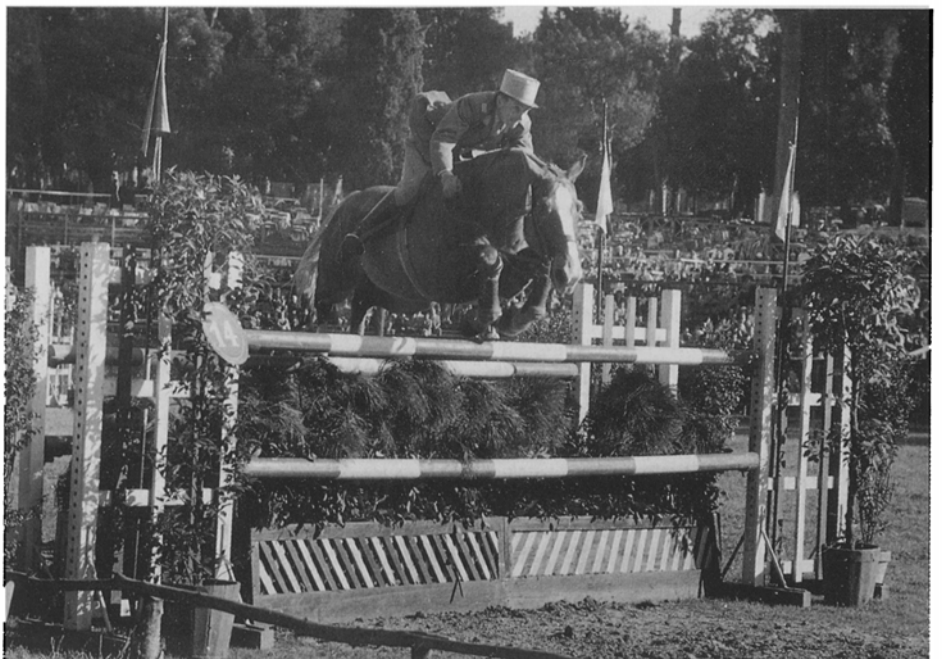
Et vous n'avez jamais caché vos opinions poli-

tiques ? Ah, non, jamais.

Quand on dit que vous étiez sur une liste électorale de Le Pen à un moment donné, c'est vrai ? Ah, oui. Enfin, maintenant je n'y suis plus parce que la politique me dégoûte, parce qu'aucun parti ne vaut quelque chose, aucun. Que ce soit le Front national, que ce soient les socialistes, tous tant qu'ils sont...

Et à une certaine époque, vous y aviez cru ? Bah ! à une certaine époque j'étais avec Le Pen, oui, je ne m'en cache pas. C'est fini.

On a parlé d'Helsinki, Tokyo, des Jeux. Il reste le titre de champion du monde à Buenos Aires ? C'était deux ans après Tokyo, en 1966. J'avais déjà participé à quatre ou cinq Champion-



Vu par son voisin, Damien Bruté de Rémur

J'ai failli titrer « Mon ami Pierrot » ! Figurez-vous que nous sommes nombreux à pouvoir employer cette expression. D'abord parce qu'il a beaucoup d'amis, ensuite parce que je ne me souviens pas que l'un d'eux l'eût appelé autrement. Pierre Jonquères d'Oriola aime d'ailleurs ce diminutif, qui est synonyme d'amitié et de décontraction. Au fond, il ne s'est jamais pris vraiment au sérieux ! Et pourtant, quelle rigueur il a su montrer quand il fallait préparer des chevaux et les amener au plus haut niveau mondial ! D'où lui vient cette décontraction ? Je crois le savoir : c'est un peu le portrait de l'homme, et pas seulement du cavalier qui va nous le faire comprendre. On pourrait faire ce portrait à partir de petites phrases qu'il prononce par-ci par-là et qui le révèlent. Par exemple, je me souviens que nous avons été opérés du dos le même jour, un peu avant Noël 1988 si je ne me trompe, du même disque vertébral et dans la même clinique. Nous occupions les deux chambres voisines pour les 48 heures réglementaires d'hospitalisation. Le kiné, qui connaissait notre passion commune pour l'équitation, m'avait prescrit six mois de convalescence à pied, tandis qu'il en ordonnait trois à Pierrot sous prétexte qu'il le jugeait meilleur cavalier ! Que croyez-vous qu'il fit ? Il était à cheval quinze jours après l'opération ! « Je n'aime pas trop faire ce que me disent les médecins... » (prière de rajouter le chantonnerement d'une pointe distinguée d'accent catalan !).

Ne lui demandez surtout pas comment se passe sa retraite :

il prendra une vraie colère ! Avoir quatre-vingts ans le 1^{er} février 2000, tout en affichant une forme physique insolente, fait partie de ses performances. Nous avons d'ailleurs « piégé » le photographe, qui l'avait « estimé » à soixante-cinq !

Il ne faut pas trop le dire aux jeunes cavaliers, mais Pierrot n'a aucune qualification en équitation : pas même le premier degré ! Le seul examen technique qu'il ait jamais passé à cheval est celui qui lui a permis d'intégrer en 1945 le Cadre Noir de Saumur, d'ailleurs réplé à Fontainebleau. Il y est resté un an comme sous-maître et a connu deux « Grands Dieux » : les colonels Margaux et de Saint-André (il souligne aussi que c'est là-bas qu'il a eu le seul accident, sans compter les chutes habituelles, causé par un cheval : une mauvaise entorse sur le pavé des abords à la suite d'un « coup de cul » de sa jument au montoir). C'est le colonel Bertran de Balanda (père de Marc !) qui lui a ouvert cette voie un peu avant qu'il n'intègre l'équipe de France : on voit bien que l'équitation est vraiment le « fil rouge » de son histoire.

Engagé volontaire à dix-neuf ans au deuxième régiment de hussards de Tarbes, il est très vite nommé au premier régiment de hussards de Rambouillet. De là, il expérimente la randonnée équestre en faisant retraite jusqu'à Limoges en juin 40, passant le dernier pont sur la Loire juste avant sa destruction, avec un sabre, un mousqueton et cinq cartouches : vive la cavalerie ! Durant la guerre, il n'a jamais été à pied grâce à son « petit Trotteur » qu'il menait tous

les jours, échappant ainsi à la contrainte du carburant pour relier Perpignan.

Il est avant tout un homme de « tradition », au sens large et ouvert. Elle commence par la famille : celle-ci occupe le village et les alentours depuis plusieurs siècles, il y a des cousins en Catalogne espagnole, et il y en a eu sans doute au Portugal, puisqu'un village y porte le nom d'Oriola depuis qu'un membre de la famille s'y est réfugié au moment de la Révolution.

A la génération de son grand-père, sur les cinq villages où se retrouve la famille (huit enfants dont cinq garçons), quatre ont un Jonquères d'Oriola pour maire ! Même si le cheval conditionne beaucoup de choses, il n'empêche pas une vie sociale très complète : ça n'est pas le genre « fort en thème » de l'équitation ! Son mariage en 1953 avec Jacqueline du Vignau, qui ne monte pas à cheval, est pourtant toujours dans la tradition. Une tradition succulente puisqu'elle est originaire de Condom ! La tradition, c'est aussi le contact avec la nature : quand on lui demande à quel moment il sort de préférence, il

vous dira : « Le matin, bien sûr ! » Et l'après-midi, comment ça se passe ? « Dehors, évidemment ! » Le jardin, c'est un de ses deux sports favoris ! Le vélo c'est plutôt le matin, où il roule une quinzaine de kilomètres, quand il ne rencontre pas quelqu'un ! Chaque sortie, en effet, s'il n'y prend garde en choisissant son parcours, est en fait une série d'étapes constituées par les rencontres, puisqu'il est

ami absolument avec tout le monde. Tradition, cela veut dire aussi qu'il n'a jamais abandonné son métier de vigneron, même si les vignes sont affermées depuis 1990. Pourtant, il n'hésite pas à innover en acceptant l'idée de Jean-Marie Dubois de lui faire offrir un cheval par Moët et Chandon. Il fut donc le premier cavalier français sponsorisé ! Traditionnel encore, quand il parle avec ses vieux amis du village et du « bon vieux temps », « On vivait mieux avant ! » « Je n'ai jamais donné à manger à mes chevaux que du foin, de l'avoine, de l'orge trempée et autres aliments aussi naturels que variés ! » Fidèle aux traditions, il est partout où l'on honore l'équitation à travers lui ou les autres. A Genève par exemple, toujours en décembre, où l'on fêtera solennellement tous les anciens vainqueurs du CSI et où il sera le « cavalier du siècle ».

Sans doute aujourd'hui Pierrot, maintenant qu'il ne monte plus (« Ça me démange, surtout quand je suis au bord d'une carrière pendant un concours ! »), s'attache à travers ses différents contacts à transmettre au mieux ses valeurs. Il aime en particulier échanger, dans les CSO qui se déroulent près de chez lui, avec les jeunes cavaliers. Il confessa une adoration pour le polo, tout en s'avouant incapable de donner une opinion sur le horse-ball. La question était venue « sur le tapis » à propos de sa jeune carrière de rugbyman : mais oui, il a joué sérieusement durant cinq ans au poste de trois quarts aile ! Il a d'ailleurs été champion du Roussillon ! Très complet, notre sportif, non ? **D. BRUTÉ DE RÉMUR**



Ph. F. de R.

nats du monde. Ça devait être mon sixième. Parce que j'ai eu toutes les places dans le Championnat du monde, j'ai été 1^{er}, 2^e (Madrid en 1954 avec ARLEQUIN D), 3^e (Paris en 1953 avec ALI BABA) et 4^e (Aix-la-Chapelle en 1955 avec VOULETTE). Et une fois non classé à Venise, et c'est grâce à Venise que j'ai pu aller à Buenos Aires parce que Raimondo d'Inzeo avait gagné, mais le 2^e c'était Carlos Delia, l'Argentin. Et comme d'Inzeo avait gagné déjà une fois, la nation du deuxième a organisé le Mondial. A ce moment-là j'avais POMONE qui commençait à aller très bien, mais j'avais un autre cheval aussi en réserve qui allait très, très bien, avec lequel j'avais gagné le Grand Prix de Bruxelles : LABRADOR. J'avais donc le choix. Mes deux montures étaient au summum de leur condition, mais POMONE au point de vue modèle était beaucoup plus belle, alors au dernier moment j'ai choisi POMONE.

POMONE était à vous alors ? POMONE était aux Haras nationaux.

Comment cela se passe-t-il avec POMONE sur la finale tournante ? On arrive à Buenos Aires assez longtemps à l'avance, ce qui était très bien car j'adorais l'Argentine. J'étais le seul Français avec mon groom et Fernand Albaret, le correspondant de l'Equipe qui était et qui est toujours un super copain. On prépare ce championnat en petit comité, entre amis, avec des installations magnifiques à Buenos Aires et puis le jour de l'épreuve arrive enfin. La première épreuve qualificative, je crois que je ne suis pas très bien classé, mais ensuite j'en gagne une et dans l'autre je suis bien classé donc je suis 1^{er} ou 2^e au classement provisoire, je ne me souviens pas. Et puis le jour de la tournante, tout s'est remarquablement bien passé, puisque je commence par faire un parcours sans faute avec ma propre jument alors que les autres, par malchance pour eux,

font des fautes avec leur propre cheval. José Alvarez de Bohorquès (QUIZAS) termine 2^e, Raimondo d'Inzeo (BOWJAK) 3^e et Nelson Pessoa (HUIPIL) en dehors du podium, le pauvre. Et après, il y a eu les Jeux de Mexico, en 1968 avec Janou Lefebvre et Marcel Rozier. Epreuve individuelle d'un côté, épreuve par équipe de l'autre.

Et qui montez-vous ? La Fédération avait été formidable, puisqu'elle m'avait donné deux des meilleurs chevaux, POMONE qui allait très bien et NAGIR qui était un crack, qui avait gagné beaucoup avec Neco et avec moi aussi puisque, l'ayant monté avant de partir à Mexico, je gagne la puissance et le Grand Prix de Biarritz. Le cheval allait à la perfection, vraiment formidable, j'y mettais beaucoup d'espoir, mais j'avais davantage confiance dans ma jument. Malheureusement POMONE est tombée malade subitement. Elle avait un abcès dans la gorge. Le vétérinaire n'a pas su le voir et la soigner, elle était vraiment mal, j'ai été obligé de monter NAGIR. **Et là le problème que vous expliquez tout à l'heure ?** Absolument, cette timidité incurable de NAGIR. Dans l'épreuve individuelle je suis quand même le mieux classé des Français, mais je suis 17^e. En revanche, le jour de la Coupe des nations par équipe, là ça a été beaucoup moins bon. Heureuse-



Ph. F. de R.

Ci-contre, Jean d'Orgeix et Sucre de Pomme aux JO de 1948. Doctrinaire théoricien, « Paqui » était l'antithèse de Pierrot. Les deux hommes ont été toutefois plus souvent opposés par les tiers qu'ils ne l'étaient en réalité. Ph. coll. A. P.

Ci-dessous, Marcel Rozier et Janou Lefèbvre à Courchevel pour le trophée des champions organisé par le fidèle ami Jean-Marie Dubois, de Moët et Chandon. La firme champenoise fut la première à sponsoriser un cheval en achetant Morning Light pour les JO de Munich. Ph. J.-L. P.

ment je finis le parcours, sans ça l'équipe aurait été éliminée. Janou (ROCKET) a été formidable et Marcel Rozier (QUO VADIS) aussi. Et moi je me dis que j'ai été formidable aussi parce que j'ai eu du mérite à finir, jamais je n'ai monté un parcours aussi pénible de ma vie. Le cheval n'en voulait pas !... n'en voulait pas, n'en voulait pas. J'étais obligé de le porter sur tous les obstacles et je n'avais qu'une idée en tête, c'était de foutre tout par terre mais terminer pour ne pas éliminer l'équipe. C'est ce que j'ai fait, j'en ai foutu par terre six ou sept barres dans la seconde manche, mais j'ai terminé et l'équipe s'est adjugé la médaille d'argent derrière le Canada et devant l'Allemagne pour laquelle montaient quand même Alwin Schockemöhle (DONALD REX), Herman Schridde (DOZENT) et Hans Gunther Winkler (ENIGT), c'est dire que ce n'était pas de l'argent volé ! A partir de ce moment-là POMONE ne s'est jamais remise, ça a été la fin. Je n'ai pas monté aux Championnats du monde de 70 à La Baule.

En 1968 vous avez quarante-huit ans et en 1972 vous êtes encore dans les papiers ? Oui, oui. Je suis en pleine forme pour Munich. Munich, c'est toute une histoire. Il y avait quelques concours en



le cheval a été donné à un autre cavalier. Alors je me suis laissé sélectionner quand même par la Fédération pour aller à Munich avec TOURNEBRIDE, mais au dernier moment j'ai décliné ma sélection et voilà. **Et le cavalier, c'était le colonel Pierre Durand ?** Le cavalier de VARIN était – à ce moment-là il était colonel, maintenant il est général – Pierre Durand du Cadre Noir.

Vous l'avez eu saumâtre ? Oui, je l'ai eu saumâtre. La Fédération n'avait pas tenu sa parole, donc moi je ne tenais pas la mienne et je n'allais pas aux Jeux. C'était fini. Le rêve olympique s'est terminé pour moi ce jour-là.

mais je n'en garde que des bons qui sont légion. **Le sport vous a-t-il enrichi ?** Ah, le sport ne m'a pas enrichi. Si, quelquefois, lorsque les gendarmes voulaient me donner une contravention pour excès de vitesse, par exemple...

Vous avez vécu une vraie vie de sportsman, comme on dit à l'anglaise. Vous avez vécu ce que peu de gens peuvent vivre aujourd'hui. Le sport a tellement changé, c'est devenu professionnel. Oh, oui le sport a changé, mais enfin les voyages qu'ils font leur sont payés aussi. A tous les cavaliers de l'équipe. Ils sont défrayés comme je l'étais moi-même à ce moment-là.



préparation, je montais la jument TOURNEBRIDE qui allait pas mal, qui était une bonne jument mais enfin sans grande classe. Je me qualifie et on me sélectionne après les concours de La Baule et de Dinard. Mais voyant que la jument TOURNEBRIDE n'avait pas une classe extraordinaire, la Fédération m'avait promis VARIN. C'était un gros bai brun, costaud, solide, puissant ; alors si je l'avais eu à Munich, celui-là... Je vais donc à Dinard pour monter ce cheval, tout confiant puisque je savais que c'était un très, très bon cheval et puis, au dernier moment,

Les Jeux olympiques en 1972 où Marcel Rozier termine 7^e avec SANS SOUCI, vous remisez votre tunique ? Non, je n'arrête pas. Je continue pour le plaisir, mais dans des concours de moindre importance et avec des chevaux de moindre qualité aussi. J'arrête définitivement la compétition en 78, 79...

Donc trente ans de compétition internationale. Quand vous regardez votre vie, vous vous dites « C'était ce que je devais faire » ? Je n'ai aucun regret au contraire. Je peux avoir quelques mauvais souvenirs que j'ai oubliés d'ailleurs,

« On peut réussir sans être élégant, mais on ne peut pas faire rêver »

Certes, mais ils doivent faire face à toutes sortes d'incidences commerciales, avec cette préoccupation permanente de rentabiliser leur investissement, le cheval. C'est vrai et je crois que je n'étais pas fait pour ça. Maintenant j'aurais peut-être été obligé d'en passer par là. Sûrement même. **Vous êtes de quel signe ?** Verseau. Je suis né le 1^{er} février.

Vous êtes un homme de passion ? Oui. **Alors à part le cheval, il y en a eu d'autres ?** A part le cheval, oui, j'adorais les voyages ; maintenant, quand je dois partir, ça m'embête, mais plus jeune je n'avais qu'une idée, c'était de partir à droite à gauche, même en dehors des concours. On parlait avec des amis, on allait au ski, on allait se balader un peu partout. On faisait des voyages, c'était très agréable et puis, le sport en général, le sport m'a toujours passionné, je regarde toujours les grands matchs par exemple, j'ai toujours été passionné par le rugby et par l'automobile aussi.

Quand vous étiez aux Jeux par exemple, vous alliez voir les autres épreuves, les autres athlètes. Ah, oui, dans le grand stade, l'athlétisme.

Et en athlétisme, que préférez-vous ? Ah, toutes les courses, toutes, on ne peut pas dire une plus que

... et par un contemporain et connaisseur, Roger-Louis Thomas

C'était à Corneilla del Vercol, son village natal, au pied des Pyrénées catalanes... Quand Pierre Jonquères d'Oriola, en ses jeunes années, courait les chemins de terre, le cheval était là, compagnon depuis bien longtemps des travaux et des jours sur cet aristocratique et multiséculaire terroir, océan de vignes, dominé par la solide demeure familiale de briques roses.

L'alliance fut donc, en quelque sorte, naturelle.

De plus, si « Pierrot » découvrit, dès son enfance, le contact avec la selle (... anglaise, s'il vous plaît), c'est à son père qu'il le dut.

Joseph Jonquères d'Oriola, gentilhomme-viticulteur de son état et maître de Corneilla, était en effet non seulement un homme de cheval averti, doué dit-on d'un « flair » peu commun pour remonter ses écuries, mais aussi un excellent cavalier, amateur passionné et combatif. On s'est longtemps souvenu de ses parcours durant la haute époque du concours hippique. La Société hippique française, créée en 1865, avait proposé son premier « national » dès l'année suivante et, au fil des saisons, la France mise à part, on allait voir s'ouvrir les pistes, de Turin, de Lucerne à Lisbonne, de Spa à San Sebastian et Barcelone, de Londres à Paris, etc. Joseph d'Oriola s'y était manifesté avec brio parmi les deux ou trois douzaines de pionniers civils d'une équitation déjà fort sportive.

Pierrot Jonquères à huit ans quand, du côté de Béziers, il « débute » dans la compétition. Son cheval se nomme SANS SOUCI. Il ne gagne pas, mais son cavalier paraît content de lui.

Une jeunesse heureuse va se poursuivre : un père admiré, exemple captivant et tout proche ; somme toute, une « racine » exaltante dans la passion naissante d'un adolescent enthousiaste et spontané, fils comblé d'un pays de lumière et de vent, dauphin d'une famille aimante et fidèle à ses traditions de droiture et de loyauté.

A celle-ci ne seront certes pas épargnés les prévisibles aléas d'une exploitation rurale d'autant plus exigeante que son produit essentiel est la vigne : la vigne délicate qui veut tant de soins et de protection, tant de présence attentive.

Malgré ce, son rôle d'exploitant ne semble pas avoir contraint Pierrot d'Oriola dans son goût marqué pour une certaine simplicité des choses. Son métier de « terrien » l'a conduit tout naturellement aussi à ouvrir les yeux sur la réalité vraie des problèmes, à tempérer ses déceptions, à moduler ses espérances, à cultiver le don de persévérance, à mieux apprécier les bienfaits du travail. Soit dit en passant : ne sont-ce pas là de bons principes d'éthique... cavalière.

Et si l'on parle de caractère, il est bigrement vrai que M. d'Oriola n'en est pas démuné ! Les occasions n'ont pas manqué à ce fier Catalan de le manifester...

Le remarquable est que les accrochages, les dissensions, les points de friction et même de très sèches bagarres allant jusqu'à des sanctions fédérales, n'ont généralement pas trouvé leur genèse dans des querelles de doctrine équestre ou d'emploi du cheval. A d'autres les discussions théoriques sans fin, le sempiternel « blabla » entre gens de divers âges ou de formations diverses. L'abus pour occuper les journalistes, mais qui n'aboutissent à rien, sinon à ranimer le feu de quelques chapelles... et l'ardeur de pauvres aigris.



Aix-la-Chapelle, 1955. De gauche à droite : R. d'Inzeo, P. J. d'Oriola, Buenes, Cartasegna, P. d'Inzeo. Ph. coll. R.-L. T.

Pierre d'Oriola se veut au-dessus de tout cela. L'équitation, pour lui, c'est autre chose. Et tellement plus simple.

C'est vrai qu'il s'est beaucoup mobilisé pour conduire dans sa main (qui n'est pas celle de tout le monde, c'est sûr !), des chevaux susceptibles de former avec lui des ensembles performants, à l'image de ce couple fameux qui légitima, par sa médaille d'or aux Jeux de Tokyo, cette réflexion de Christian de Castries, double recordman du monde de saut d'obstacles : « Si l'expression unis corps et âme a un sens, le parcours de Jonquères et de LUTTEUR en a été l'illustration parfaite. Rarement équilibre unique du cavalier et du cheval peut être ainsi atteint. C'était de l'art simple, mais du grand art. »*

Ses détracteurs ont parfois jeté la pierre au cavalier de Corneilla sous le prétexte qu'il lui appartenait de trouver lui-même, de s'offrir et de préparer les chevaux nécessaires à sa destinée sportive, allant jusqu'à condamner sa « quête incessante » pour découvrir l'oiseau rare. Certains crurent même administrer le sarcasme en le traitant sans nuance de « remarquable exécutant », s'imaginant borner ainsi la renommée de son grand talent cavalier et minorer les témoignages de son étonnante efficacité... Stupide démarche ! Les connaisseurs bons esprits surent heureusement voir les choses autrement et plus justement. D'une part, ils proclamèrent les précieux services des chevaux d'Etat venus par des biais divers sous la selle de Jonquères – les MARQUIS III, AIGLONNE, ALI BABA, POMONE B, etc. – tout autant que la « confraternité » des écuries privées qui remontèrent notre anticonformisme quand les circonstances le laissèrent à pied face à des événements majeurs du calendrier – ARLEQUIN D, VOULETTE L, CHARLESTON, VIRTUOSE, GERBOISE, TRAMONTANE, NAGIR, ECLAIR AU CHOCOLAT, pour ne citer que quelques-uns de ceux qui parurent dans les palmarès et que LUTTEUR B, cheval personnel celui-là, ornerait un jour. De quelle manière !

D'autre part, ces mêmes bons esprits, face au système français de sélection et de formation de l'élite de haut niveau, ne se privèrent pas de souligner le non-sens sportif de cette manière de faire : « Que dire en effet d'un sport dont les pratiquants d'élite sont obligés d'acheter très cher leur matériel pour aller représenter la France au Jeux olympiques ? »* Et de se demander s'il fallait admettre que Michel Jazy s'entraînât dans un jardin, que Christine Caron dût creuser sa propre piscine pour prétendre nager, etc., etc.

D'Oriola eut d'ailleurs la raison pour lui au terme de presque toutes ses passes d'armes... A l'époque, la grande majorité de ses « fans » n'attendait que « ça »... Ce fut peut-être l'une des clés inédites de sa notoriété mais, aussi, de la touche... « révolutionnaire » dont on agrémenta son personnage lors de ses oppositions aux structures béates ou au ridicule de certains comportements officiels. Babioles, en définitive, que tout cela pour le champion opiniâtre attaché à poursuivre sa foisonnante carrière de gagnant impénitent grâce à son tempérament d'acier et à son athlétique santé physique, à son énergie proverbiale et à son équilibre à toute épreuve. Grâce aussi à sa

bonne rogne méridionale et à sa fierté catalane irritées par l'injustice et, hélas, par la bêtise. Ses palmarès successifs n'offraient qu'un champ restreint au jeu des comparaisons et, devant l'évidence des résultats acquis et des timbales décrochées, on avait pris l'habitude de se taire : l'équitation de Jonquères, exprimée face à la concurrence la plus relevée de l'histoire équestre, ne fut pratiquement jamais mise en cause. Quelles bénédictions, en effet, que celles de concurrents prestigieux dont il n'imita pourtant ni les méthodes de travail, ni le style : celle des Thiedemann, Winkler, des d'Inzeo, de Llewellyn, de Goyoaga, des Maillé, des Roches, Busnel, de Jean d'Orgeix lui-même, sa magnifique et étonnante covedette des grandes années du renouveau, celle du sévère Gudin de Vallerin alors témoin encore en activité de la grande époque des Laissardières et des Bizard. Les as des décennies suivantes ne seront pas moins prodiges de compliments.

Pierre Jonquères d'Oriola a été formé par son père à l'école de la simplicité et encouragé dans ce sens par le colonel Pierre Cavallé, qui fut l'ami du père et du fils et comme le tuteur équestre du futur champion olympique. Il possède cette inestimable qualité du vrai cavalier qui est la finesse du sentiment et l'instinct de compréhension du cheval. Concentration, volonté de vaincre, sens extraordinaire de l'impulsion et de l'engagement, coup d'œil à l'abord peu commun, précision, Pierre d'Oriola possède toutes ces qualités, tous ces dons. Il les exploite, les met en œuvre avec l'appui de son expérience, de sa réflexion et, comme l'a décrit le colonel Cavallé : « Mère s'il ne respecte pas toujours les grands principes de l'Art équestre, il se trompe rarement là où tant d'autres voulant faire comme lui se tromperaient une fois sur deux. »

Un jour de printemps, à Rome, alors que Jonquères entrait en piste, majestueusement, aux « pas comptés » de son cheval impeccablement toiletté, la voix grave d'une jolie petite comtesse italienne nonchalante et bronzée à souhait, ornement saisonnier de la place de Sienne, laissa tomber dans le silence précédant la cloche du départ : « L'Incomparable... L'Incomparable ! » Jonquères passa sans faute dans l'élégance d'une monte qui ne laissa rien voir du jeu nuancé, précis et exigeant de ses aides.

Dans l'ovation qui souleva les tribunes, la voix se devina encore, un peu crispée... « L'Incomparable... veramente ! »

Roger-Louis THOMAS

* Pierre Jonquères d'Oriola par Fernand Albaret, Librairie des Champs-Élysées - Paris - 1965.

l'autre. Mais les courses plutôt courtes quand même, le 100 m, le 400 m, le 800 m. Et puis le 800, le 1500, le 5000 ça oui, ça c'est formidable ! Et les épreuves de saut aussi.

Votre métier c'est le vin... Pour certains, c'est une passion le vin. Et pour vous ? Eh bien, ça a été une passion pendant un moment, mais malheureusement un peu courte. J'essayais, par exemple si je n'avais pas de concours, d'être ici pendant les vendanges, qui est l'époque la plus importante pour un viticulteur. Mais bien souvent il m'arrivait de ne pas pouvoir y assister parce que j'étais dans un concours auquel je devais participer. Toutefois la passion du vin aussi, je l'ai toujours eue. Et j'en ai toujours bu beaucoup, d'ailleurs, ce qui a été excel-

lent pour ma santé...

J'ai eu un petit ennui, il y a quatre ans, les artères qui se rétrécissaient un peu. Enfin ça, c'est une anecdote ; ils voulaient m'opérer, ils voulaient me couper en deux, ils voulaient me faire un pontage, je n'ai pas accepté, je suis parti de la clinique en courant et je suis allé trouver quelques mois après



Ph. F. de R.

le Pr Carpentier qui m'avait été indiqué par une amie. Il m'a dit : « Mais c'est rien du tout, je vais vous arranger ça. » Il m'a mis juste un petit ressort et tout va bien. Récemment nous nous sommes revus et il m'a demandé : « Quel régime vous faites, etc. » Je lui ai répondu : « Pas de régime, je bois du vin. » Il m'a dit : « Vous pouvez en boire. C'est très bon pour les artères, vous pouvez même boire, sans exagérer, un peu de whisky. »

Et je me suis laissé dire que vous mettiez les mêmes culottes et les mêmes bottes de cheval depuis soixante ans, à peu près ? Les mêmes bottes, les mêmes culottes. Les vieux costumes encore...

Le secret de la forme, c'est quoi ? Je n'ai pas de

secret. J'ai la chance d'avoir une bonne constitution et je n'ai jamais fait un régime de ma vie. Il m'est arrivé, à la veille d'épreuves même importantes, de sortir tard dans la nuit, de boire un peu... et de monter très bien dans le courant de l'après-midi. Même de monter encore mieux, puisque j'étais heureux.

Donc le secret, c'est quoi ? Je crois que le sport doit être pratiqué dans la gaieté, l'allégresse. Enfin, moi, c'était ça mon secret. Quand j'étais content, quand j'étais bien, j'étais sûr de bien monter.

Et vous fréquentez des gens plutôt bons vivants ? Ah, plutôt bons vivants. Dans toute ma carrière, là on était tous des bons vivants. J'avais un camarade qui était formidable, nous étions souvent ensemble, c'était Paco Goyoaga. Nous étions vraiment faits pour nous entendre, nous avions un peu les mêmes idées, nous faisons les mêmes sorties, nous étions vraiment très liés. Cette notion de camaraderie est très importante parce que, quand vous vous sentez soutenu par des bons camarades, ça



Ci-dessus, avec Ali Baba en 1953, dans un Parc des Princes comme on aimerait le voir plus souvent. Ph. Horse Source. Ci-dessous, devant la porte d'entrée de la maison familiale avec sa fille Laurence qui tient des chambres d'hôte dans une aile de la maison. Le calme et le caractère des chambres sont au rendez-vous. Ph. F. de Richemond.



vous maintient dans le bon sens.

Alors, le secret de la forme, c'est l'activité aussi, parce que vous n'arrêtez pas ? Vous m'avez fait peur hier en voiture... C'est une façon de parler mais vous continuez à conduire dare-dare...

J'adore conduire. Si je n'avais pas fait du sport hippique, je crois que j'aurais fait un très bon pilote. Et longtemps, ça ne me gêne pas. Même maintenant à mon âge, je partirais n'importe où en voiture pour faire mille kilomètres. Ça m'est égal.

Et vous faites du vélo ? Tous les jours ? Oui. Du VTT. Tous les matins je fais vingt à vingt-cinq kilomètres. Ça me fait du bien, je me sens bien. J'ai eu un vélo de course aussi pendant un moment, mais on est plus confortable sur un VTT. Et puis, dans les chemins qui ne sont pas goudronnés, il vaut mieux avoir un VTT qu'un vélo avec des boyaux.

Vous entretenez la propriété encore un peu ? Ah, oui. Le jardinage fait partie de mon programme. Mais vous voyez que la propriété en a besoin maintenant. Il y a longtemps que je ne m'y suis pas mis assez assidûment.

Et ça veut dire qu'il n'y a pas de jardinier ? Non, non. Pour l'instant je n'en ai pas, pour l'instant c'est moi qui entretiens tout le jardin. Maintenant les vignes qu'il me reste, je les ai louées. J'avais 80 ha

Le palmarès

1952. Médaille d'or en individuel aux Jeux olympiques d'Helsinki avec ALI BABA et 7^e par équipe avec Bertrand Dubreuil/TOURBILLON et Jean d'Orgeix/ARLEQUIN.
 1953. 3^e au Championnat du monde de Paris avec ALI BABA. Vice-champion de France.
 1954. 2^e au Championnat du monde de Madrid avec ARLEQUIN D. Champion de France.
 1955. 4^e au Championnat du monde d'Aix-la-Chapelle avec VOULETTE.
 1956. 6^e aux JO de Stockholm avec VOULETTE et 8^e par équipe avec Bernard de Fombelle/DORIA et Georges Calmon/VIRTUOSO ; 12^e au Championnat du monde d'Aix-la-Chapelle avec VOULETTE. Champion de France.
 1958. Champion de France.
 1959. 2^e au Championnat d'Europe seniors de Paris avec VIRTUOSO et ISOFELT. Champion de France.
 1960. 18^e aux Jeux olympiques de Rome avec ECLAIR AU CHOCOLAT et 5^e par équipe avec Bernard de Fombelle/BUFFALO et Max Fresson/GRAND VENEUR.
 1964. Médaille d'or aux JO de Tokyo avec LUTTEUR B et médaille d'argent par équipe avec Janou Lefèbvre/KÉNAVO D et Guy Lefrant/MONSIEUR DE LITTRY.
 1965. 12^e au Championnat d'Europe seniors d'Aix-la-Chapelle avec LUTTEUR B.
 1966. Médaille d'or au Championnat du monde de Buenos-Aires avec POMONE B ; 9^e au Championnat d'Europe seniors avec KÉNAVO et PRÉDESTINÉ.
 1967. 9^e au Championnat d'Europe seniors de Rotterdam avec POMONE B.
 1968. 17^e aux JO de Mexico avec NAGIR et médaille d'argent par équipe avec Janou Lefèbvre/ROCKET et Marcel Rozier/QUO VADIS.
 1969. 4^e au Championnat d'Europe seniors d'Hickstead avec POMONE B.
 1970. Vice-champion de France avec MORNING LIGHT.
 1971. 4^e au Championnat d'Europe seniors d'Aix-la-Chapelle avec TOURNEBRIDE MOËT ET CHANDON.

de vignes. Mais j'en ai arraché beaucoup et alors je n'en ai plus qu'une vingtaine simplement.

Et sur lesquels vous faisiez quel type de vin ? Un vin type côte du Roussillon, un très bon vin. D'ailleurs mon frère continue à faire ce type de vin. **Parce que Corneilla del Vercol, c'est le village de d'Oriola quand même ?** Ah, oui. Dans le temps, je peux dire que le village nous appartenait. Tous les ouvriers étaient logés par exemple, il y avait une quarantaine d'ouvriers quand même pour s'occuper de toutes les vignes etc. Ils étaient tous logés dans nos maisons. Je n'ai pas gardé ces maisons...

Vous avez hérité d'un patrimoine important, on peut le dire ? Oui, oui bien sûr et qui remonte à plusieurs générations, oui. Trois générations. Et même celle d'avant, mais elle était moins importante...

Et aujourd'hui vivent encore ici à Corneilla votre frère, c'est ça ?... Mon frère Christophe, qui a quatre enfants, ma femme Renata, moi et ma dernière fille parce que les autres filles sont mariées. Et puis, j'ai des cousins un peu partout dans les environs (rayon de 10 km, Ndlr). On s'entend bien. **Vous êtes catalan, c'est ça ?** On est tous catalans, oui, sauf les femmes.

Oui, parce que votre deuxième femme... Oui,



Ci-dessus : Arlequin D aux championnats du monde de Madrid en 1954.

Ph. Horse Source.

Ci-contre : Luteur B au modèle. Un magnifique cheval. Ph. coll. A. P. P. 35. Pierre Jonquères d'Oriola dans le jardin de sa propriété, et devant sa maison en compagnie de sa fille Laurence. Ghislaine, sa sœur aînée, habite Madrid. Ph. F. de Richmond.

question de tout à l'heure, on dit : « Pierre Jonquères d'Oriola, le Catalan. » Ça veut dire quoi pour vous, le Catalan ? J'ai toujours eu cet esprit de mon petit pays, ici. Je ne vais pas aller jusqu'à dire que je sois indépendantiste, non. Mais enfin, le catalan, c'est

moi je suis allé la chercher à Berlin la deuxième, bon, tant pis.

Vous vous êtes remarié en quelle année ? C'était en 66, je pense.

Donc, vous avez deux enfants du premier mariage ? Deux enfants du premier mariage, Pierre et Isabelle et deux filles du second, Ghislaine et Laurence.

Quand on parle à Paris de Pierre Jonquères d'Oriola, quand on fait des radio-trottoirs où l'on demande de donner le nom d'un cavalier, celui qui revient encore le plus fréquemment c'est le vôtre ? Oui, c'est vrai. Oui, dernièrement, il y a Julien Lepers qui avait posé la question dans « Question pour un champion ». Tiens, ces temps-ci, on vient de donner mon nom à une rue d'un petit village à quatre kilomètres d'ici.



Ph. F. de R.

Ça vous fait quoi ? Beaucoup d'émotion. Ils ont donné mon nom à une rue du village, j'ai trouvé ce geste sympathique... Mais enfin, ils n'ont pas été capables de le faire ici, pourtant il y a un lotissement tout neuf là. Mais à Corneilla, ici chez nous, personne n'y a pensé. Bon ! **Je reviens à ma**

ici, c'est notre race. Nous parlons catalan.

Vous parlez catalan ? Ah, oui. Regardez par exemple, il y a deux ans, quand l'équipe de rugby de l'AS Perpignan est allée jouer la finale à Paris, au Stade de France. Il n'y avait que des drapeaux catalans partout, partout, partout.

En tant que Catalan, vous vous sentez différent ?

A Paris, c'est la grande ville. On n'a pas ce sentiment d'appartenance. C'est toute une histoire, la Catalogne. Bon, vous avez deux Catalogne, la Catalogne du sud et la Catalogne du nord. Mais nous autres nous sommes plus près de la Catalogne du sud, qui est de l'autre côté de la frontière, que de l'Arriègeois ou du Toulousain.

Ça crée des différences de rapports avec ses enfants, d'avoir été un grand champion ? Je ne sais pas. Mon fils par exemple n'a jamais monté à cheval.

Et vous l'avez regretté ? Ah, oui. Pierre avait la même silhouette que moi, il était parfait pour monter à cheval. Il est très sportif, mais, pour lui, il n'y avait que la moto et le surf qui comptaient. Le cheval pas question.

Vous auriez eu un enfant sportif de haut niveau, vous auriez aimé ? Ah, j'aurais aimé, oui.

Vous auriez pu sacrifier un peu de votre temps et de votre carrière pour un enfant qui aurait voulu le faire ? Ah oui, je l'aurais fait. Oui, sans aucun doute. Regardez Neco, je le prends toujours en exemple parce qu'en plus d'un excellent cavalier c'est un excellent ami. Je prends l'exemple de Neco avec son fils. Eh bien, j'ai été vraiment très ému

le jour où Rodrigo a monté sa première Coupe des nations à Rome avec son père.

Avez-vous d'autres passions à part le sport ? Vous êtes collectionneur de quelque chose ? Non, j'aime ma maison.

Le sport aujourd'hui, vous me dites que vous vous y intéressez toujours... Alors quels sont les cavaliers, français pour commencer, pour lesquels vous dites ça : « C'est quelqu'un qui marque son époque » ? ... Actuellement ?

Actuellement. Ah, actuellement, je mets Michel Robert en tête. Je me rappelle, une fois j'avais eu un petit entretien avec lui, c'était au concours de Bourg-en-Bresse où je montais, donc il y a quand même assez longtemps. Et lui était tout jeune cavalier et je lui ai dit : « Michel, c'est de loin toi que je préfère. Tu iras loin. »

Comme ça, vous avez été le voir et vous lui avez dit. Et ça pourquoi ? Oh, parce que je trouve qu'il monte un peu comme moi d'abord. Il a un peu le même style. Parce qu'il monte d'une façon assez classique, la jambe en place, ce qui est primordial chez un cavalier, assez en avant, les rênes bien ajustées, en avant oui bien sûr, peut-être un peu moins que moi, mais en avant quand même. Bon, si je peux

m'autoriser à faire quelques comparaisons entre sa monte et la mienne.

A l'inverse, on a Eric Navet, la jambe en place mais un peu en arrière. Oui, mais il monte toujours de gros chevaux, des carcasses qui ne lui permettent pas d'être aussi en avant... et puis il monte avec les rênes beaucoup plus longues. Alors, montant avec les rênes plus longues, il est obligé d'être plus en arrière.

Mais entre ces deux équitations qui s'opposent finalement... Mais qui sont bonnes toutes les deux. Eric Navet est un excellent cavalier aussi.

Mais entre cette monte en avant qui était la caractéristique des Latins et la monte en arrière, avec des jambes très présentes, des Allemands, par exemple... Quoique... ils en sont revenus, les Allemands.

On arrive aujourd'hui à une sorte de compromis et le compromis... Et ce compromis, maintenant ce sont les parcours, parce qu'il y a une chose... ça, je tiens à le dire, les parcours ont tellement changé, ont tellement évolué. Avant, avant chaque concours avait sa spécialité, sa tradition. C'était vraiment très différent et c'est ce qui faisait le charme de tous ces concours. Vous ne pouviez pas com-

« J'ai toujours eu cet esprit de mon petit pays »

Aujourd'hui on a l'impression d'être en répétition permanente. Bon... Cette uniformisation, c'est triste et malheureux, je l'ai dit plusieurs fois, et je l'ai dit à des membres de la Fédération internationale et dans tous les sports. Moi je parle beaucoup de rugby, oui, c'est la même chose, aujourd'hui on ne joue plus comme on jouait voici quinze ou vingt ans. Pas du tout. C'est pas du tout le même jeu et ils le disent d'ailleurs. Un type comme Jo Maso, qui est d'ici, qui est entraîneur de l'équipe de France actuellement le dit. Le jeu est moins inventif, moins audacieux.

Vous avez dit « Michel Robert m'impressionne », pouvez-vous encore citer deux ou trois personnalités ? Ah, oui, j'ai beaucoup d'admiration pour Alexandra et pour Thierry Pomel.

Pour vous ce sont les valeurs de ces dernières années ? Oui, et Eric Navet bien qu'il ne monte pas comme je voudrais qu'il monte, mais qui réussit quand même, alors en dehors de ça... il n'y en a pas beaucoup.

Hervé Godignon ? Je n'aime pas trop sa façon de monter. Efficace sans doute, mais ça manque de liant, ça manque de souplesse, ça manque...

Roger-Yves Bost par exemple ? Ah, non. Bost, non. Il a eu de bons résultats, il a un sentiment, il a cette hargne de vouloir gagner qui est excellente, mais enfin au point de vue pureté du style, c'est pas...

Vous recherchez cette pureté ? C'est quelque chose de fondamental ? Ah moi je trouve que c'est nécessaire. On peut réussir sans être élégant comme Bost par exemple, mais on ne peut pas faire école ; on ne peut pas faire rêver. Or l'acte sportif, le geste sportif doivent être aussi porteurs de ces valeurs, servir d'exemple pour les plus jeunes.

Vous étiez content, vous, en ce qui vous concerne, d'allier la performance à une certaine esthétique ? Puisqu'on a toujours dit que Pierre Jonquères d'Oriola, c'était un style. Oui, mais je n'y faisais pas attention, c'était... naturel. Je ne me disais pas : « Oh, attention, il y a le photographe, il faut que je mette un doigt comme ça ou l'autre par ici. »

Pourtant il y a un style d'Oriola, parce que toutes les photos vous montrent pareil, de six ans à soixante ans. Oui. Vous voyez la photo là où j'ai douze ans, je crois, en culotte courte, et j'ai le même style que quand je montais.

Instinctif et naturel. Maintenant que nous avons parlé des cavaliers français, les cavaliers internationaux qui vous impressionnent ? Ah, j'adore Skelton et Beerbaum aussi. C'est un grand gaillard mais qui se place tellement bien sur son cheval et sur sa selle. Ah oui, oui, bien sûr.

Chez les femmes, vous avez dit tout à l'heure... Oh, chez les femmes, il n'y a pas à hésiter, c'est Alexandra. Et puis Leslie Mc Naught.

Les Américaines ? Il y a quelques Américaines qui montent très bien aussi, qui ont eu de très bons résultats dernièrement, dont les équitations sont fluides, pas trop saccadées, ça je n'apprécie pas.

Les chevaux ont évolué ? Parce qu'avant on n'élevait pas pour le jumping ? Ah oui, on peut dire qu'il y a une race spéciale de sauteurs, c'est sûr. Ça a changé la donne, rendant les comparaisons impossibles. Mon cheval LUTTEUR B par exemple s'adapterait-il aux parcours d'aujourd'hui ? Je ne sais pas. Et on ne le saura jamais. Les



parer Rome avec Aix-la-Chapelle, vous ne pouviez pas comparer Londres avec Madrid. C'était différent. Maintenant tous les concours sont devenus pareils, c'est l'uniformité, la monotonie épouvantable.

Et vous pensez que ça peut avoir une incidence sur l'évolution du sport ? Ah, oui. Ça va le détruire à terme. Ça va le détruire, dans plus ou moins de temps, ça va le détruire. Ecoutez, moi-même quand je vais dans un concours maintenant, eh bien quand il y a une épreuve à 140 chevaux par exemple, j'en regarde 10. Et pourtant j'aime ça !

Vous déplorez l'uniformisation ? Elle est source d'ennui.

Cette diversité de l'époque obligeait le cavalier à s'adapter, à prouver qu'il était capable de faire face à un type de difficulté plutôt qu'un autre. Exactement, oui. Exactement, cela permettait de tester l'habileté et le talent et la fiabilité du couple.

époques ne sont pas comparables.

Aujourd'hui les grands cavaliers sont obligés de former des jeunes chevaux ? Oh, pas tous quand même, vous en avez beaucoup qui prennent des chevaux déjà confirmés. Regardez tous les échanges qu'il y a entre cavaliers et entre nations différentes, vous voyez un cheval allemand monté par un Espagnol, un irlandais qui passe dans l'équipe italienne, un cheval belge – les Belges ou les Hollandais ont des quantités de bons chevaux – qui passe en Amérique. Il y a tout le business qui est derrière, ce trafic de chevaux perpétuel, à la limite effrayant. On a parfois l'impression que le sport n'est qu'un faire-valoir pour le commerce.

Avez-vous cependant l'impression que les chevaux qui sont élevés, qui sont produits en France, en Allemagne ou en Hollande – et ce avec votre œil de spécialiste quand même – sont vraiment plus adaptés qu'à l'époque où vous montiez ?

Globalement, pour le concours actuel, certainement. Mais moi je pense avoir monté des chevaux qui se seraient certainement très bien adaptés aux parcours d'aujourd'hui. Sans aucun doute.

Le cheval aujourd'hui, vous sentez que c'est devenu un phénomène de société, que les personnes dans la rue aiment le cheval ? Oui, l'attrait du cheval s'est répandu d'une façon extraordinaire et partout. Pour tout, regardez, non seulement pour le concours hippique, le dressage ou le complet, les trois disciplines majeures, mais pour la randonnée, l'attelage... Le petit paysan du coin a son cheval, il le laisse dans un pré et puis, quand il a un moment, quand il a fini de cultiver son jardin ou sa propriété, il se met à cheval pour faire un tour.

Ça vous inspire quoi ? Ça me fait plaisir, je trouve ça formidable. Quand je sais que les chevaux sont bien traités. Mais voir maintenant certains clubs où les chevaux sont maltraités, ça m'attriste.

Pensez-vous que le sport que vous avez pratiqué – le jumping – ait un peu joué un rôle de trait d'union entre deux époques où le cheval avait un rôle fondamental, avant guerre et puis aujourd'hui où il est d'utilité ludique...

Sûrement que ça a joué, et très fortement même. On s'en servait partout du cheval. Tenez ici, dans notre exploitation, nous avons vingt-cinq chevaux de trait. Tous dans des boxes. Tous magnifiquement installés dans des boxes. Du jour au lendemain ou presque, le tracteur est arrivé et de vingt-cinq il en est resté trois, deux, et puis aucun. C'était fini.

Vous parlez des années 50 ? Oui. Et le sport justement a permis de reconsidérer la question cheval en jouant un rôle charnière. Et maintenant nous allons vers la civilisation du tout loisir.

S'il ne fallait donner qu'un seul nom de tous les chevaux que vous avez montés, le cheval le plus mémorable pour vous, sentimentalement... c'est lequel ? Ça m'est difficile, parce que moi, justement, je suis peut-être le cavalier qui ait monté le plus de bons chevaux. Bon, je peux vous en citer un, bien entendu, mais je voudrais en ajou-

ter neuf autres, parce que j'ai monté neuf chevaux de grande qualité que j'ai adorés vraiment. Enfin, je vais vous en citer un, puisque vous ne m'en avez demandé qu'un... Donc, je crois que ce serait LUTTEUR quand même.

Donc LUTTEUR, Tokyo ? Oui. Ce n'était pas un cheval terriblement puissant, mais il était respectueux de l'obstacle, c'est un cheval que je n'ai jamais pris en défaut sur ce plan... On parle beaucoup de barrage actuellement, c'est vrai et on barre tant que ça peut, faut pas s'en cacher, faut pas se faire des illusions là-dessus. Les cavaliers sont obligés de barrer, étant donné la fragilité des obstacles. Si les cavaliers



Ph. F. de Richemond.

ne barrent pas au concours, ils barrent chez eux où on emploie des quantités de moyens divers et variés pour que le cheval ait peur de la petite barre. Ce qui n'était pas le cas chez nous, nous sautions quelquefois de grosses barres qu'il fallait vraiment bien toucher pour qu'elles tombent. Bon, c'est l'époque, c'est comme ça, c'est malheureux.

A l'époque, il y avait déjà des gars qui trichaient comme ça ? Ah, il y en avait, oui. Je ne les appréciais pas, ceux-là.

Et vous leur disiez ? Oh, je leur disais... Vous savez, ça ne me regardait pas dans le fond et cela ne m'a jamais empêché de gagner les grands jours.

Chacun sa conscience... ? Certainement. Et je ne voudrais pas jouer les offensés. J'ai aussi barré quelquefois, mais les mauvais chevaux. Les mauvais chevaux, il faut les rappeler à l'ordre quelquefois, mais les bons... Mais les bons comme LUTTEUR, comme VOULETTE, n'ont jamais reçu un coup de barre de leur vie. Non, jamais. Mais vous savez,

au fond on ne gagne pas avec les mauvais. Autant s'en séparer le plus tôt possible, parce que le sport devient un enfer pour tous les deux.

Et vous exprimez un sentiment avec les chevaux ? Pour vous, le cheval c'est un être avec lequel on communique ? Ah, oui. Pour avoir les résultats que j'ai eus, il fallait vraiment communiquer. Ça c'est sûr, on est obligé d'avoir un sentiment pour son cheval. Le cheval sent si l'homme l'aime ou ne l'aime pas. Il le sent dans l'écurie et il le sent en compétition. Quand je prenais un cheval comme ça qui arrivait de je ne sais où et qui n'avait aucune confiance, au bout de deux jours, pourquoi se sentait-il bien ? C'est qu'il sentait que moi qui le commandais je n'avais pas peur. Donc il n'y avait pas de raison qu'il ait peur de quelque chose. Le cheval ressent très bien les peurs. Je suis convaincu qu'à la remise des prix le cheval ressent quand il est 1^{er} ou quand il est au fond.

Pour vous c'est important, cette notion de fluide, de communication avec l'animal ? Ah oui, c'est l'essence même de ce sport.

On en parle de ces choses-là actuellement, de cette sorte de magnétisme, de fluide, de communication entre l'homme et l'animal qui rend la sublimation du couple possible... Ça existe, mais pas seulement avec les chevaux. Quelqu'un qui a peur d'un chien se fait mordre, quelqu'un qui n'a pas peur du chien ne se fera pas mordre et obtiendra de lui des services incroyables, comme ces chiens d'aveugles ou qui aident les handicapés. C'est un exemple parmi d'autres... Les dompteur de lions ont probablement un fluide quelconque pour que les lions ne leur sautent pas à la gorge dès qu'ils entrent dans la cage, mais au contraire acceptent le jeu et leur condition.

Et vous, enfant, vous aviez ça, vous aviez cette attirance pour les chevaux ? Ah, oui, oui. Moi, j'avais cette attirance pour les chevaux et j'allais à l'écurie tous les jours, même si je ne montais pas. Je ren-

trais dans les boxes des chevaux comme ça étant tout gosse, sans regarder. Je passais devant, derrière et je n'ai jamais reçu un coup de pied. Je les aimais.

Donc on peut dire que Pierre Jonquères d'Orliola, ça a été une vie dédiée au cheval ? Ah oui, en grosse partie, oui.

Et qui vous a amené à ce palmarès, cette reconnaissance inégalés. Quand on vous compare à Tabarly, ça vous fait quoi ? Eh bien, c'est à dire... ça, c'est un compliment que vous me faites parce que Tabarly c'était un grand bonhomme que j'ai eu le plaisir de rencontrer mais très peu, juste une fois où on a eu l'occasion de se présenter l'un à l'autre et c'était il n'y a pas longtemps, d'ailleurs, avant sa disparition en mer. C'était un type formidable, Tabarly, enfin le peu que je sais de lui. Et puis il y avait aussi une chose qui nous rapprochait, c'est que lui était breton et moi catalan, alors il y avait ces deux sentiments de sa petite race. ■

Propos recueillis par Xavier LIBBRECHT

« Maintenant tous les concours sont devenus pareils, c'est la monotonie épouvantable »